

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE
(Section d'Egypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY

GEORGES DUMANI	Cette guerre	207
GEORGES CATTALU	Bergson et notre temps	212
KADRIA HUSSEIN	Erthogrul, l'homme au cœur droit (I)	223
MOHAMMED ZULFICAR	Poèmes	236
TEWFIK EL HAKIM	La Caverne des Songes (III)	241
JEAN LE GUEVEL	Croquis parisiens	268
MARIA CAVADIA	La Messagère	270

LES EPHEMERIDES DE LA GUERRE

Nuit en Montagne par Andrée Laforge

— L'AIR DU MOIS —

La retraite du Germanisme dans la Baltique.

Hitler : La légende et la réalité

L'héroïque Finlande.

EGYPTE : 5 PIASTRES

LE PRIX LITTERAIRE

— DE —

LA REVUE DU CAIRE

La section d'Egypte de l'Association Internationale des Ecrivains de langue française, a fondé un Prix Annuel dénommé « Prix de La Revue du Caire ».

Ce prix, de cinquante livres égyptiennes, sera décerné pour 1940 au meilleur manuscrit en prose (roman, contes, essais) ou volume paru en librairie entre le 1er Janvier 1939 et le 31 Décembre 1939.

Le prix sera décerné le 15 Mars 1940.

Le Jury est ainsi formé :

Président : S.E. Wacyf Ghali Pacha. — Membres : Madame Marie Cavadia ; M. Georges Dumani Bey ; M. Marcel Fort ; M. Guichard ; M. Armand Hoog ; M. Taha Hussein Bey ; Mme. Nelly Vaucher-Zananiri ; M. Gaston Wiet ; M. Mohamed Zulficar Bey.

L'abonnement à « La Revue du Caire » est de cinquante piastres égyptiennes pour l'Egypte et de soixante piastres pour l'étranger.

On est prié de s'adresser à M. Gaston Wiet, secrétaire de la Section d'Egypte de l'Association Internationale des Ecrivains de Langue Française, pour tout ce qui concerne la rédaction (5, Rue Adel Abu Bakr — Zamalek — Le Caire), et à M. Georges Dumani bey, trésorier de l'Association, pour tout ce qui concerne l'administration (37, Rue Kasr el Nil — Le Caire).

La Revue du Caire

CETTE GUERRE...

Elle n'est pas comme les autres, elle n'est comme aucune autre, ni dans les buts, ni dans les moyens. Il y a cinq mois que la Pologne est conquise, et deux mois que la Finlande résiste victorieusement, mais ce ne sont que deux épisodes du drame aux cent actes divers que l'Allemagne acoquinée à la Russie monte sous les yeux de l'univers.

Tout a une fin, et quel qu'ait été l'amour de la paix, ancré dans l'âme des peuples civilisés, il fallait mettre un terme au cauchemar de l'insécurité permanente. A la force de violence, les alliés ont fini par opposer l'union de leurs forces morales et matérielles, car cette guerre n'est pas commandée seulement par *l'économique*. L'espace vital invoqué par les agresseurs comme un juste motif est le plus odieux des sophismes. *L'économique*, évidemment, joue sa partie, mais une Allemagne sage, raisonnable, une Allemagne qui n'aurait rêvé ni de revanche, ni d'hégémonie, une Allemagne qui se serait efforcée à plus de modestie et à plus d'humanité, cette Allemagne-là, entre les frontières qui lui furent imparties par l'histoire et la logique, aurait très bien pu vivre sans priva-

tions, heureuse et tranquille. Or, il apparaît aujourd'hui avec une évidence criante une telle Allemagne n'est pas possible et qu'on ne saurait rien espérer d'un peuple qui accepte avec ivresse les lois de l'hitlérisme.

Ce qui achève de condamner Hitler, c'est la collusion avec la Russie des Soviets, avec le gouvernement qu'il combattait, avec l'ennemi de sa mystique politique. Au fond, on le voit, ils étaient faits pour s'entendre et essayer, avant de s'entre-déchirer, de noyer l'Europe dans des flots de sang et d'horreur.

Non, cette guerre n'est pas comme les autres, et l'enjeu n'est pas de l'ordre habituel. C'est la guerre de la morale contre l'immoralité, la guerre de l'humain contre la méchanceté, la guerre de la sensibilité contre l'insensibilité, la guerre de l'ordre contre la tyrannie. De quoi s'agit-il ? D'établir un juste rapport entre les hommes et entre les peuples. La doctrine hitlérienne qui commande, sans excuse, le sacrifice de la liberté individuelle et de la dignité personnelle, n'aboutit à rien moins qu'à avilir la notion de l'humain, à boucher l'horizon de l'homme, à assombrir son destin. Ce n'est pas autrement qu'on amène les individus et les nations au dégoût de vivre, au vertige de l'abîme et à la culture du désespoir.

En septembre dernier, quoi qu'attendue depuis longtemps, la guerre n'a pas laissé que de surprendre les neutres, et leur hésitation donna à l'Allemagne un motif d'action pour sa propagande. Les neutres, étaient-ils prêts matériellement ? En tout cas, il apparaît aujourd'hui que moralement ils ne l'étaient pas. Et il est évident, sans doute, que les gouvernements neutres ne pouvaient du jour au lendemain, lancer leurs peuples dans l'aventure de la guerre. On ne peut que le déplorer, car un fait est certain : aucun neutre d'Europe, qu'il s'agisse des Scandinaves ou des nations Balkaniques, ne se sentira en sécurité tant que le double menace germanique et russe continuera à peser sur l'Europe, et par delà, sur le monde.

Le récent discours de M. Churchill a pu troubler les neutres, mais sur le plan où il s'est placé le premier lord de l'Amirauté a prononcé avec un beau courage des paroles qui devaient être dites à l'adresse des nations qui devaient les entendre. A la longue, tous les neutres réaliseront la précarité d'une neutralité qui ne les pro-

tège plus, du moins contre les agresseurs. Déjà, comme le dit M. Churchill, leur sort n'est-il pas lamentable et ne deviendra-t-il pas bien pire si le fait de se prévaloir d'une inutile neutralité est tenu par l'ennemi comme un indéniable signe de faiblesse !

Non, ce n'est pas une guerre ordinaire que celle-ci. Ni pour les uns, ni pour les autres le but n'est de tracer les lignes de frontières nouvelles. Pour ceux qui ont voulu la guerre, le but est d'introduire dans le monde qu'ils veulent dominer, la mystique de la seule force matérielle par l'asservissement de la pensée et l'avilissement de l'individu. Désormais il y aura un peuple souverain et une multitude de peuples esclaves. Et la terreur sera l'argument suprême.

Pour la Grande-Bretagne, pour la France, pour l'héroïque Finlande, pour toutes les nations qui n'ont pas renoncé au dogme d'une civilisation humaine, il s'agit avant tout de courage, de fierté, de libre discipline, de respect. Il s'agit de renforcer les liens de solidarité, tant entre les individus qu'entre les peuples, il s'agit de fidélité à des principes communs, de soumission aux lois internationales. Enfin il s'agit moins d'assurer la force des patriotismes divers que d'élargir le cercle de l'humanisme.

On voit l'abîme qui sépare les peuples qui marchent vers toujours plus de culture, et donc de beauté, de bonté et de justice, de ceux qui ne pensent qu'à réinstaurer une barbarie scientifique. Hermann Rausching a recueilli de la bouche même du Führer l'aveu révélateur : « *Nous sommes des barbares* ». Il va de soi que l'aveu va plus loin que la lettre et qu'il décèle une sombre philosophie. Il a ajouté : « Toutes les religions se valent. Elles n'ont plus aucun avenir, pour les Allemands du moins. Le fascisme peut, s'il veut, faire la paix avec l'église. Je ferai de même. Pourquoi pas ? Cela ne m'empêcherait nullement d'extirper le christianisme de l'Allemagne. On est ou chrétien ou allemand, mais on ne peut être les deux à la fois ». Cela en dit long sur la folie barbare. Voilà nettement indiqué le rêve monstrueux de l'éternelle Allemagne auquel fait écho le rêve non moins cruel de la Russie communiste.

« Je n'hésite pas à affirmer, proclame à son tour Lord Halifax, que je préférerais cent fois être mort que vivant dans un monde sous la botte nazie ». Les neutres

pensent-ils autrement ? Le monde entier attend que les efforts conjugués de la France et de la Grande-Bretagne les sauvent. Cela suffit-il ? Et devons-nous les accompagner de nos seuls vœux ? La peur n'a jamais rien sauvé et il est toujours utile de sonder le pouls de l'univers (aujourd'hui plus que jamais) car ce n'est pas vivre que de faire figure passive de pion sur un échiquier sanglant.

Vaincre l'Allemagne et briser la belliqueuse propagande bolchéviste, c'est le double objectif de l'heure actuelle, mais on n'arrivera à ce double but que par l'entente commune des peuples intéressés à la victoire de ceux qui pourront ramener en Europe et dans le monde, avec la paix, un état social qui tiendra compte à la fois du passé dans ce qu'il eut de meilleur et de l'avenir dans ce qu'il peut promettre de progrès effectif et humain. Or, le passé, Moscou et Berlin le suppriment d'un trait de plume, et quant à l'avenir ils le voient sous le signe de la tyrannie systématisée.

Guerre nécessaire, guerre fatale ! Qu'on ne s'y méprenne pas : aucun peuple ne peut se désintéresser du conflit, aucun neutre ne peut, ne doit se sentir à l'abri. La guerre, qu'on le veuille ou non, sera longue et terrible. A-t-elle seulement commencé ? Sur mer et dans les airs des épisodes se déroulent, poignants, héroïques, mais c'est sur les frontières mêmes de l'Allemagne, qu'au moment voulu, la décision sera cherchée et trouvée.

Péniblement, siècle par siècle, l'humanité a établi un ordre social, toujours perfectible sans doute, mais comportant, quoiqu'en pensent les pessimistes, une amélioration sensible sur ce qui fut. Rien ne sera jamais parfait ici-bas ; l'essentiel est que le monde soit de moins en moins imparfait et c'est à ce but que tendent les peuples latins et anglo-saxons, — à ce but à la fois modeste et immense.

Dans ce devoir de défense du patrimoine humain, l'Orient a lui aussi une part à assumer. Il comprend, ou doit comprendre que pour dominer effectivement l'Europe, l'Allemagne se doit de conquérir l'Orient. Quel danger mortel serait, en effet, une victoire allemande arrêtant net l'essor des peuples orientaux et, de libérés, les réduisant à l'esclavage, et à l'esclavage le plus humiliant et le plus douloureux ? Comment perdrait-on de vue que par

la faute de coalition russo-germanique la guerre est née précisément d'un manque de solidarité entre les peuples et parce qu'Allemands et Russes ont nié cette grande vérité philosophique : que les familles nationales n'ont de sens et de valeur qu'intégrées dans le cadre de la famille humaine ? Les civilisations particulières servent naturellement à constituer, par leur diversité même, une civilisation universelle efficace. Toutes les routes de l'univers se croisent et les frontières ne peuvent, sans risque, être fermées à l'esprit et à la culture.

L'Allemagne avec sa méchanceté foncière et la Russie avec sa perversité asiatique nous opposent leur mentalité de destructeurs. Soyons tranquilles, la force accrue des alliés, mise au service de la morale nationale, aura raison des nouveaux barbares. Le monde civilisé est uni pour vaincre ou périr. Mais est-ce que la victoire ne reste pas toujours à l'esprit et à la raison, laquelle, selon Descartes, « *nous distingue des plus sauvages et barbares* ».

GEORGES DUMANI.

BERGSON ET NOTRE TEMPS

Dans sa retraite tourangelle de la Gaudinière, M. Bergson, qui est né en 1859, vient de célébrer son quatre-vingtième anniversaire. Par ailleurs, c'est en 1889, — il y a juste cinquante ans — que fut publié son premier ouvrage : *l'Essai sur les données immédiates de la Conscience*. A cette double occasion, il nous semble opportun de préciser ici l'apport et l'influence du premier philosophe de notre temps.

1889 : Songe-t-on à ce que représente pour nous cette date, qui marque un tournant dans l'histoire de la pensée française ? (1) Thibaudet que n'est-il là pour en souligner la portée ! Il aimait à marquer le rythme du renouvellement de l'esprit par générations trentenaires, notant que le roman de Proust était à l'œuvre de Bergson ce que les romans de Zola et de Bourget avaient été à la pensée de Taine : « De même, disait-il, que *l'Essai sur les données immédiates de la conscience* vient trente ans après les *Philosophes français, Du côté de chez Swann* paraît trente ans après *Crime d'amour* ».

Pour rendre sensible l'évolution que nous avons accomplie, il est bon de rappeler qu'en 1889 la pensée française — on pourrait même dire la pensée occidentale — était encore dominée par le matérialisme le plus étroit, le

(1) Conjonction significative, la même année 1889 vit paraître l'« *Avenir de la Science* » de Renan et le « *Disciple* » de Paul Bourget.

mécanisme le plus borné. Je sais bien que M. Bergson, — avec cette humilité lui est naturelle, cette émouvante compréhension des doctrines qui sont le plus étrangères à ses propres tendances, — un jour que je combattais Taine devant lui, me reprit et me dit en souriant que le philosophe déterministe avait, dans une page de son œuvre, entrevu la plupart des conclusions auxquelles lui-même, Bergson, devait aboutir : or ces conclusions, après les avoir pressenties, Taine les rejetait !... C'est ainsi qu'il érigeait le déterminisme en règle inéluctable, le vice et la vertu n'étant pour lui que des « combinaisons chimiques, comme le vitriol et le sucre ». A la suite d'Auguste Comte qui, condamnant la philosophie à n'être qu'une logique, prétendait « ramener le supérieur à l'inférieur, expliquer celui-ci par celui-là, assimiler les sciences morales aux sciences physiques », les savants admettaient alors qu'ils n'avaient plus qu'à « enregistrer passivement les lois de la nature ». Et Berthelot proclamait : « Le monde est aujourd'hui sans mystère ; la conception rationnelle prétend tout éclairer et tout comprendre ; elle étend son déterminisme fatal jusqu'au monde moral ».

A dire vrai, quelques protestations avaient commencé à se faire entendre : Ollé-Laprune demandait qu'on reconnût, à côté de la certitude scientifique, les droits de la certitude morale ; Renouvier et Lachelier formulaient contre le scientisme de sérieuses objections ; Ravaisson annonçait que « l'inerte s'expliquerait par le vivant » et que la vie « ne se comprendrait que par la pensée » ; Boutroux mettait en lumière « la contingence des lois de la nature » ; et bientôt Henri Poincaré, mathématicien, allait attester : « Les formules scientifiques ne sont pas *vraies* : elles sont commodes ».

Toutefois, il faut le souligner, la première réaction décisive contre le matérialisme ambiant ne devait se faire sentir qu'à la suite de la thèse d'Henri Bergson sur les *Données Immédiates de la conscience*. Éliminant toute la partie négative d'un rationalisme desséché, s'affranchissant d'un verbalisme didactique qui fige la vie et vicie la connaissance, Bergson, par sa philosophie de la « durée pure », apportait au monde une affirmation nouvelle de l'esprit et de la liberté et, selon le mot de Péguy, allait droit au plus profond problème chrétien : celui du libre arbitre.

De Zénon d'Elée à Bergson, les philosophes proprement dits ne s'étaient guère occupés de la durée, car ils mettaient espace et temps sur la même ligne. Ce serait plutôt chez les poètes, chez les contemplatifs et les mystiques qu'on trouverait ça et là d'étranges lueurs et comme un pressentiment de la notion de temporalité. Un Newman, d'une part ; d'autre part, un Wordsworth, un Blake, un Nerval, un Rimbaud et, parmi nous, un saint Jean de la Croix, un Pascal, un Père de Caussade, Claudel, font parfois pressentir « cet inimaginable atouchement du temps », « ouvrier de quelque chose de réel, que chaque seconde vient accroître... » et suggèrent ce monde « en re-création perpétuelle » où l'homme est « mis en communication avec la source qu'il contient en lui, dans son être ». Car, sitôt qu'on aborde le monde spirituel, l'image, qui ne cherche qu'à *suggérer*, peut donner la vision directe, alors que « le terme abstrait, qui est d'origine spatiale et qui prétend exprimer, nous laisse le plus souvent dans la métaphore ». Ayant cherché la réalité des choses au-dessus du temps, par delà ce qui se meut et par delà ce qui mue, hors de ce que perçoivent nos sens et notre conscience, la métaphysique n'était plus qu'un arrangement plus ou moins artificiel de *concepts*, une construction hypothétique, tandis que le romancier, le moraliste ou le poète s'étaient, plus souvent que le philosophe, replacés dans le flux de la vie intérieure. Mais, avant que l'influence de Bergson ne se fût exercée sur les lettres françaises, nul ne s'était avisé d'aller méthodiquement « à la recherche du temps perdu » ; et c'est seulement vingt-cinq ans après les *Données Immédiates* que commença de paraître l'ouvrage de Marcel Proust.

Ce n'est guère que chez le penseur danois Kierkegaard qu'on trouve une sorte d'anticipation indéfinie à quelques unes des vues de Bergson sur la durée. Kierkegaard seul avait, il y a plus de cent ans, songé à opposer au temps fictif des mathématiciens la temporalité véritable, source du pathétique de l'âme, et en laquelle l'âme réalise Dieu. « A l'homme, disait-il, le devenir et le temps appartiennent d'une manière presque aussi essentielle qu'à Dieu l'être actuel et l'éternité exempte de temps, qui nous est proprement incompréhensible ». Mais l'œuvre du penseur scandinave n'avait guère été connue hors des fron-

tières du Danemark, si ce n'est par l'école de philosophie allemande. (2) Ayant fui les conceptions abstraites qui cherchent à définir « l'unité systématique du monde » et s'étant attaché quelque temps à la philosophie de Spencer, qui lui paraissait alors « se modeler sur le détail des faits constatés par l'expérience », Bergson avait d'abord pensé que la faiblesse du philosophe anglais tenait à ce qu'il n'avait pu approfondir les « idées dernières » de la mécanique. Voulant reprendre cette partie de l'œuvre de Spencer, Bergson fut conduit devant la notion de temps. Il fut frappé de voir comment le *temps réel*, qui joue le premier rôle dans toute philosophie de l'évolution, échappe entièrement aux mathématiques. « Son essence étant de passer, aucune de ses parties n'est encore là quand une autre se présente. Jamais la mesure du temps ne porte sur la durée en tant que durée. On compte seulement un certain nombre d'extrémités d'intervalles ou de moments c'est-à-dire des arrêts virtuels du temps ». La *mesure* du temps ne consiste, on le sait, que dans la mesure d'une ligne immobile ; or le temps est essentiellement *mobilité*. Pourtant, cette durée que la science élimine, nous la sentons, nous la vivons : *c'est du Temps vécu par la conscience*. Bergson pénétrait par là dans le domaine de la vie intérieure ; il reconnaissait l'insuffisance de la conception associationniste de l'esprit. C'est ainsi que, poursuivant ses réflexions, un jour qu'il se promenait aux environs de Clermont-Ferrand (aux flancs de ce Puy-de-Dôme où Pascal avait eu jadis de si fécondes intuitions), Bergson, par une illumination soudaine, découvrit « la durée intérieure toute pure, qui n'est ni unité, ni multiplicité et qui ne rentre dans aucun de nos cadres ». Cette intuition géniale allait jouer dans l'histoire de la philosophie un rôle non moins important que les révélations mémorables qui furent le point de départ d'un Socrate, d'un St. Augustin, d'un St. Thomas d'Aquin ou d'un Descartes.

On se rend difficilement compte aujourd'hui à quel point les conclusions auxquelles Bergson aboutissait paraurent alors téméraires. Elles rompaient avec l'*associa-*

(2) M. Bergson m'a dit, il y a quelques années, qu'il ne l'avait point lu, quoique Hœfding lui eut signalé leurs affinités.

tionisme, universellement admis comme méthode. Bien plus, elles contestaient la conception Kantienne de la relativité de la connaissance et affirmaient qu'une partie au moins de la réalité, *notre personne*, pouvait être ressaisie dans sa pureté naturelle si, écartant les concepts déjà faits que nous livre l'intelligence dialectique, nous avions recours à *l'intuition*.

Cette intuition, qu'était-elle au juste ? Hâtons-nous de la définir, afin d'éviter toute équivoque. Bergson a eu moins à souffrir de ses détracteurs que de ses disciples extravagants. Il nous confie qu'il hésite longtemps avant de faire choix du terme « intuition », en raison de la confusion à laquelle prête ce vocable. Schelling et Schopenhauer ont, en effet, plus ou moins opposé l'intuition à l'intelligence. Combien de philosophes, sentant l'impuissance de la pensée conceptuelle à atteindre le fond de l'esprit, ont parlé d'une faculté supra-intellectuelle d'intuition, appréhendant l'éternel ! Parce qu'ils croyaient que l'intelligence opère dans le temps, ils avaient conclu que dépasser l'intelligence consistait à « sortir du temps ». Or, pour Bergson, le temps intellectualisé n'est qu'espace ; et puisque l'entendement normal, le sens commun travaillait déjà sur « le fantôme de la durée » et non sur la durée intérieure, il faudra, pour passer de l'intellection à la vision, du relatif à l'absolu, se replacer précisément dans la durée pure, *ressaisir la réalité dans le mouvant qui en est l'essence*. Il n'y a plus ici de réfraction « à travers le prisme dont une face est espace et dont l'autre est langage... *C'est la vision directe de l'esprit par l'esprit*... Intuition signifie donc d'abord *conscience*, mais conscience immédiate, vision qui se distingue à peine de l'objet vu, connaissance qui est *contact* et même *coïncidence*... L'intuition est ce qui atteint l'esprit, la durée, le changement pur. Son domaine propre étant l'esprit, elle voudrait saisir dans les choses, même matérielles, leur participation à la spiritualité ». On peut donner aux choses le nom que l'on veut, et Bergson ne verrait pas grand inconvénient à ce que la connaissance de l'esprit par l'esprit s'appelât encore *intelligence*... Mais il faudrait spécifier alors qu'il y a deux fonctions intellectuelles, inverses l'une de l'autre ; car l'esprit ne pense l'esprit qu'en remontant la pente des habitudes contractées au contact de la matière, et ces habitudes sont ce qu'on ap-

pelle couramment les tendances *intellectuelles*. D'ailleurs, l'intuition, ajoute Bergson, — et il est essentiel de s'en souvenir, — l'intuition ne se communiquera que par l'intelligence. Mais la métaphysique vraie devra chasser les concepts tout faits ; elle aussi s'en remettra à l'expérience intérieure, qui se relie à la vision des grands mystiques.

L'intelligence discursive, étant caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie, n'atteint pas le réel : elle fige et sectionne en segments arbitraires le flux mouvant de la vie qui s'écoule. Pour saisir, pour pénétrer le vivant, nous devons, non pas cristalliser le courant, mais nous laisser entraîner par lui ; suivre son mouvement : notre écoulement doit être parallèle au sien ou plutôt doit se confondre avec le sien. Là où l'intelligence abdique, peut seule réussir l'intuition, qui est « un instinct désintéressé », conscient de lui-même, capable de réfléchir sur son objet indéfiniment. Gardons-nous toutefois de confondre l'intuition avec l'instinct ou le sentiment : l'intuition est réflexion.

« Notre logique habituelle, qui est une logique de rétrospection, repousse dans le passé, sous forme de possible, ce qui surgit de réalité dans le présent, parce qu'elle ne veut pas admettre que le temps soit *efficace*. Elle suppose que l'avenir est donné dans le présent ». Cette logique, il ne s'agit pas pour Bergson de la répudier, mais de l'élargir, de l'adapter à une durée « où la nouveauté jaillit sans cesse et où l'évolution est vraiment créatrice ». Ainsi se trouve résolue l'antinomie Kantienne du temps et de la liberté, c'est-à-dire le vieux problème de la prédestination et du libre-arbitre.



A l'époque où Bergson commençait d'écrire, la physique n'avait pas encore accompli les progrès décisifs qui tendent à renouveler nos idées sur la structure de la matière, et dont on a pu dire qu'ils constituent l'événement le plus marquant de notre époque. Or, cette conception entièrement neuve de la réalité (et qui d'emblée confond l'imagination comme le fit jadis la vision des « deux infinis » de Pascal), et cette conception, — laquelle n'est apparue nettement dans le monde scientifique que vers 1927, à la suite de recherches accomplies dans des la-

boratoires, — elle a été pressentie, annoncée et préparée par Henri Bergson dès 1889 ! Convaincu dès lors qu'immobilité et invariabilité n'étaient que des vues prises sur le mouvant et le changement, l'auteur des *Données Immédiates* ne pouvait croire que la matière, dont l'image solide avait été obtenue par des immobilisations de changements, perçues alors comme des qualités, fût composée d'éléments solides. Depuis, les hypothèses de Lord Rutherford et de Bohr ont tout d'abord établi la conception planétaire de l'atôme ; (selon laquelle l'atôme ne serait lui-même formé que d'un noyau dix mille fois plus petit, autour duquel graviteraient les électrons, dont le nombre serait caractéristique de chacun des corps simples de la chimie). Planck, dans sa théorie des *quanta*, manifesta ensuite que l'émission du rayonnement par la matière est un phénomène discontinu. Louis de Broglie laissa entrevoir une synthèse entre la théorie des ondes et celle des corpuscules de lumière. Les expériences de Wilson permirent de photographier la trajectoire de l'écran. Enfin Heisenberg démontra l'indétermination du mouvement des corpuscules, ce qui conduisit à admettre, soit que la matière est « une société de corpuscules, dont chacun à tout moment se détermine sans cause », soit que le corpuscule n'est point un grain microscopique et n'a rien d'un objet concevable dans l'espace. (3)

C'est ainsi que la science nous a ramenés aux vues mêmes de Bergson, à ces «mouvements de mouvements», à ces mouvements en soi, sans aucun mobile qui se meuve, sans nul élément fixe qui demeure lui-même le long du trajet. Bergson provoqua jadis à Oxford un étonnement général lorsqu'il exposa que le mouvement est la seule réalité et qu'en assignant à la mobilité un support, le savant ne fait qu'accorder une concession aux habitudes de notre imagination visuelle.

(3) Si bien qu'Eddington a pu écrire : « La religion est devenue acceptable pour un esprit scientifique à partir de 1927... Si notre prévision se confirme que 1927 a vu l'élimination définitive de la causalité stricte... cette année représentera certainement l'une des époques les plus importantes dans le développement de la pensée ».

En outre, en affirmant que l'intelligence de l'homme est faite pour faciliter son action sur la matière et non pour éclairer sa contemplation du monde, Bergson semble avoir anticipé les découvertes déconcertantes de la science qui suggèrent que, dans le domaine de l'infiniment petit, notre logique rationnelle ne s'applique pas. Car nous ne sommes pas faits pour *voir* les électrons, mais seulement pour *observer des phénomènes* produits par des milliards d'électrons.



On voit que la théorie bergsonienne n'implique aucune dépréciation de la science. Entre science et métaphysique, il y a différence de méthode, non de valeur. Toutes deux sont capables d'atteindre le fond des choses et de toucher l'absolu. Toutes deux portent sur la réalité même; mais chacune n'en retient que la moitié. Science et art nous introduisent dans l'intimité d'une matière que l'une pense et l'autre manipule. La science a pour objet la matière et son organe est l'intelligence, tandis que la métaphysique a pour objet l'esprit, pour organe l'intuition. Entre l'intelligence et la matière, il y a effectivement symétrie, concordance, correspondance. Bien avant qu'il y eût une philosophie et une science, le rôle de l'intelligence était déjà de fabriquer des instruments et de guider l'action de notre corps sur les corps environnants. C'est pourquoi, dès qu'elle revient à la matière inerte, la science, qui procède de la pure intelligence, se retrouve chez elle. L'homme est essentiellement *fabricant*. La nature, en lui refusant des instruments tout faits, comme ceux des insectes par exemple, lui a donné l'intelligence, c'est-à-dire le pouvoir d'inventer et de construire un nombre indéfini d'outils.

Ainsi, grâce à la métaphysique nouvelle, la réalité s'affirmera dynamiquement, dans la continuité et la variabilité de sa tendance. Un grand élan emporte les êtres et les choses. Plus nous nous enfonçons dans la durée, plus nous avançons vers une éternité de vie, qui est la concrétion de toute durée, comme la matérialité en est l'éparpillement. « *In ea vivimus et movemur et sumus* ». Je songe au mot de Maritain : « L'éternité ne ne quitte pas le temps ; elle le possède d'en haut ».

L'élan vital n'est donc pas, comme d'aucuns parfois l'ont cru, une force aveugle mystérieuse, semblable au Dieu des panthéistes, qui parcourt le monde organique et plus obscurément le monde minéral. Issu de Dieu, l'élan vital retourne à Dieu, car la création est un effet du besoin d'aimer et d'être aimé. C'est avec raison que l'on a pu voir dans l'œuvre de Bergson tout entière le commentaire de la formule de Platon : « Dieu ne pouvant faire le monde éternel, il lui donna le temps, image mobile de l'être ».

Bergson, on le voit, a fait une philosophie expérimentale du phénomène du *devenir*, sans jamais préjuger d'une philosophie de *l'Être* sous jacent au devenir, et qu'il ne pouvait aborder qu'après avoir résolu la question de Dieu. Il est donc faux d'opposer Bergson et Thomas d'Aquin, car Bergson ne s'exprime jamais en termes d'Acte et de Puissance. « Ma philosophie, a-t-il dit, est une philosophie du devenir, mais d'un devenir qui est *de l'être*. On parle de la substance au sens classique : or la substance ne peut être définie que par ses attributs et tous les attributs de la substance se retrouvent dans ce devenir, puisqu'il n'est pas fait de choses qui passent, mais que — en raison de ma doctrine de la mémoire — tout le passé se conserve avec le présent et dans le présent ». Et le philosophe a ajouté : « Depuis Platon, on parle de l'immortalité de l'âme ; mais la connaissance de l'âme en tant que substance ne progresse pas. C'est à ce progrès que j'ai voulu m'attacher ».

Parlant de la pensée thomiste, Bergson a pu écrire : « Toutes les fois que je suis entré en contact avec elle, il m'a semblé qu'elle était chose plus vivante et plus rapprochée de nous qu'on ne le croit généralement ». Et il a souligné l'actualité d'Albert le Grand et de Saint Thomas. Bergson, s'il s'oppose parfois au verbalisme de la dialectique aristotélicienne, a cependant témoigné qu'il a plus de sympathie pour le réalisme d'Aristote que pour l'idéalisme de Kant. Il croit que le monde existe, indépendamment de la pensée humaine. « Son Dieu n'est pas un fantôme de l'esprit humain, mais un Créateur tout-puissant ». La créature humaine est libre : l'esprit humain atteint le réel par la métaphysique et par la science ; et c'est avec juste raison que le Père Gorce a parlé d'un néo-réalisme bergsonien-thomiste. Bergson lui-même a

témoigné que, chaque fois qu'il a dû approfondir tel ou point particulier de la philosophie thomiste, il s'est trouvé en présence d'idées dont il pouvait accepter l'essentiel, quitte à tenir compte du développement scientifique qui avait eu lieu dans l'intervalle. « C'est au réalisme le plus radical, écrit-il, que je rattache l'ensemble de mes vues. Je n'ai jamais pu considérer la connaissance comme une construction et c'est pourquoi, avant même les réflexions sur le temps qui furent mon point de départ... j'avais rejeté le Kantisme ».

Il y a quelques années, Bergson avait affirmé que sa philosophie conduisait à l'idée d'un Dieu créateur et libre. Il a tenu parole. *Les deux sources de la morale et de la religion* conduisent bien à ce Dieu Créateur et Libre : on y trouve la plus émouvante apologie du mysticisme chrétien qu'ait jamais entreprise un philosophe étranger au christianisme par ses origines. Comment ne pas se souvenir du mot de Péguy proclamant que, Juif, M. Bergson n'avait pas à être chrétien, mais qu'il avait dirigé la pensée contemporaine vers le plus profond problème chrétien, celui du libre-arbitre. Depuis, dans une lettre sur Péguy, adressée à M. Daniel Halévy, Bergson a donné au dogme de la Communion des Saints une adhésion plus claire et plus patente encore. Car, pour lui, c'est le mystique, le héros ou le saint, non le philosophe, qui entraîne les hommes. La raison est, certes, la marque distinctive de l'homme ; mais encore faut-il expliquer comment elle se fait obéir. « C'est qu'il y a derrière elle des hommes qui ont rendu l'humanité divine ». C'est chez les grands mystiques — et particulièrement les mystiques chrétiens : une sainte Cathérine, une Jeanne d'Arc non moins qu'un Ruyzbrœck, un Jean de la Croix — que Bergson reconnaît le goût de l'action, la fermeté jointe à la souplesse, le bon sens supérieur, l'intelligence parfaite et dynamique, vertu qu'il oppose à la faculté dialectique fixée sur le plan du langage. Car ce ne sont pas les idées abstraites qui importent, mais les pensées qui, par la force de l'assentiment transforment notre vie.

En nous enseignant à simplifier notre existence avec autant de frénésie que nous en mettons à la compliquer, un génie mystique pourrait, nous dit M. Bergson, transfigurer notre humanité menacée par les déséquilibres

économiques, sociaux et politiques et par la machinisme, qui, loin de nous libérer, nous asservit. Par sa « science innée », ou plutôt son « innocence acquise », le Saint peut seul nous suggérer l'acte décisif et nous conduire sur le plan où l'âme, « par une exaltation calme de toutes ses facultés, soit grand et, si faible soit-elle, réalise puissamment ».

Et seule la mystique chrétienne réussit, selon Bergson, dans cet effort de transcendance, parce que seule elle atteint l'*universalité* de la Loi d'Amour, développant en action l'exigence de cette loi. L'élan des saints n'a rien de commun avec l'humanitarisme. « Dieu lui-même l'inspire, non l'idée abstraite ou la pression d'un groupe fini d'êtres finis ». La charité vise plus haut : elle « n'atteint l'humanité qu'en la traversant ». Il s'agit de transformer l'humanité en commençant par donner l'exemple. Et si les grands mystiques sont tels, c'est qu'ils ont choisi d'être les imitateurs du Christ inimitable : Ils sont les « continuateurs originaux, mais incomplets, du Christ des Evangiles ».

Aujourd'hui que le cataclysme est déchainé, aujourd'hui que l'ombre de Hitler s'étend sur l'Europe, menaçant tout ce qui nous est cher, M. Bergson, malgré son grand âge, ne se laisse pas abattre par un malheur qui réalise ses plus sombres appréhensions ; mais, comme il fit au cours de l'autre guerre, quand il portait à l'Amérique et à l'Espagne le message de la France et réveillait toutes les énergies spirituelles, aujourd'hui même, lui toujours si discrètement éloigné des luttes politiques et des controverses en temps de paix, il se dresse contre les forces mauvaises et nous dit : « Est-ce le retour de l'Allemagne aux dieux des forêts et des tribus ? Est-ce le mépris de tous les progrès que l'humanité a lentement réalisés ? Le progrès se limitera-t-il à la création des engins de mort ? Je ne puis me détacher de cette douleur intellectuelle et m'isoler du danger qui menace la France. Mais je ne puis douter que nous verrons l'écrasement de ceux qui font de la force une idole ».

Tel est le message que nous livre le penseur le plus authentique et le cœur le plus noble de l'Occident.

ERTHOGRUL, L'HOMME AU CŒUR DROIT

« Osman, tu es le fils d'Erthogrul.
Tu descends de la tribu d'Oghouz-
Karakhan.

Et cependant tu n'es qu'une simple
créature de Dieu.

Empare-toi d'Istambul et fais en un
jardin de roses ».

ERTHOGRUL

fils de Suleiman Shah.

Djenkis-Khan, Empereur de tous les hommes, s'avancait vers l'occident comme un bruit de tonnerre. La terre tremblait sous le « galop » de ses vingt cinq mille cavaliers qui, soulevant des montagnes de poussière fendaient l'espace et ouvraient des routes nouvelles aux invasions futures. Là, où avaient passé les armées « sans

-
- I. Bibliographie : Tarikh Aboul Farouk. — Tarikhi Djevedet. — Meshahiri Islam : Heidar Wahbi. — Kamous El Aalam, — Turk Tarikhy : Negib Assem. — Evlia Tchelebi Seyahatnamesi. — Ilk Mutassawufler : M. Fouad. — Histoire de la Turquie : Y. Fahmi. — The foundation of the Ottoman Empire : Gibbons. — Les Sultans poètes : Navarian. — Souvenirs d'un voyage en Asie-Mineure : Huart. — Gengis Khan : Harold Lamb. — Introduction à l'histoire d'Asie : Cahun. — Histoire de l'Empire Ottoman : Jonquières. — Histoire de l'Empire Ottoman : Hammer. — Voyage dans l'Asie-Mineure : Poujoulat. — Kadinlar Saltanati : Ahmed Refik. — The Mesnevi of Jelal el Din : Redhouse. —

nombre » admirablement organisées et toujours victorieuses du Kakhan, personne n'osait plus regarder en face l'étendard Mongole, qui, tel un ouragan apparaissait et disparaissait, inexorable, prodigieux, hallucinant et submergeait dans ses vagues d'assaut des civilisations et des mondes.

Brisant dans sa marche fantastique la barrière de l'empire Khouarezmien formée par les importants centres islamiques, il renversa tour à tour tout ce qui lui résistait ; puis enfin, à la bataille de l'Indus, ayant réduit à néant la dernière défense de la chevalerie musulmane, il s'arrêta. contempla son œuvre, et satisfait, reprit sa route vers l'est, passant de nouveau par Samarkande. Il retourna à Karakouroum en 1221. Le danger semblait momentanément passé et profitant de cette accalmie apparente, Suleiman Shah fils de Kayalb quittait en 1222 le Khorassan où il s'était réfugié et se mettait en marche avec ses partisans, ses biens et ses bêtes.

Issu de la noble famille des Kayikhan une des plus célèbres des Oghouz du Turkestan il avait émigré jadis avec quelques tribus de l'intérieur et s'était installé aux environs de Mahan dans le Khorassan, attendant avec anxiété le moment propice de retourner au pays natal.

Depuis qu'il avait fui devant les armées Mongoles, il gardait l'espoir de repartir un jour ou l'autre. Mais l'heure n'avait pas sonné encore, car Djenkis Khan tout puissant tenait le monde « de la Corée jusqu'aux marches du Turkestan et de Transoxiane, de l'extrême nord, sans hommes jusqu'aux plateaux déserts du Tibet, et jusqu'aux glaciers du Kuen-Lun ».

Mais Suleiman Shah voulant toutefois se rapprocher du Turkestan alla se fixer en Arménie, non loin de la ville d'Erzindjan, où il resta sept ans. A la fin de cette longue période d'attente il apprit la mort de Djenkis Khan survenue à soixante-six ans dans une petite ville du Chansi, alors qu'il faisait une inspection en Chine. Le jour du grand départ était bien arrivé pour Suleiman Shah. Il rassembla les tribus avoisinantes, se mit à leur tête et prit le chemin d'Alep. Il avait avec lui cinquante mille familles.

Le plan de Suleiman Shah était de suivre le cours de l'Euphrate, qu'il fit sans encombre jusqu'au château de Diaber. Arrivé là, il résolut de passer le fleuve à gué et

se mit personnellement à chercher le point le plus approprié pour le passage des hommes et des troupeaux. Mais la fatalité voulut que la berge rocailleuse juste à cet endroit, fit glisser le cheval qui roula, entraînant avec lui son intrépide cavalier au fond des eaux. Il fut impossible de le sauver.

C'est ainsi que périt dans l'Euphrate le fils de Kayalp avant d'atteindre son pays...

Le sort a de ces cruautés qui paraissent inexplicables sur le moment. Mais avec le recul du temps, on arrive parfois à déchiffrer ce qui semblait auparavant une énigme du Destin. Ce fut le cas de Suleiman Shah dont la mort fut un tournant d'histoire.

La perte inattendue et tragique de leur chef frappa de stupeur les tribus, qui, la prenant pour un avertissement céleste, crurent comprendre qu'elles ne devaient pas s'aventurer plus loin et un désarroi général changea le cours des choses. Du coup toutes les familles se dispersèrent excepté « quatre cents tentes » qui se groupèrent autour des deux plus jeunes fils de Suleiman Shah : Dundar — arrière garde — et Erthogrul — l'homme au cœur droit. — Ceux-ci décidèrent de partir vers l'ouest à la recherche d'une patrie. Ils se rendirent dans la vallée de Pazin non loin de Surmeli-Tchoukour d'où ils espéraient gagner les états du puissant Sultan des Seltchouk. Alaidin Keikobad habitait Konia devenue le refuge des savants, des philosophes, et des poètes. Ceux qui fuyaient les armées Mongoles trouvaient asile chez ce Souverain libéral et brillant, dernier Sultan indépendant du vaste royaume.

II

Chemin faisant ils rencontrèrent deux armées qui se battaient avec rage. Erthogrul s'arrêta, regarda et jugea, puis se tournant vers ses compagnons : « Amis, dit-il, nous voici arrivés à l'improviste dans ce champ de bataille où se poursuit une lutte à mort. Nous portons tous des sabres à nos côtés. Pouvons-nous fuir comme des femmes et partir sans intervenir ? Cela serait assurément une grande lâcheté. Nous devons, donc, aider une des deux armées à vaincre. Laquelle selon vous mérite

notre sympathie ? la perdante ou la gagnante ? Répondez ».

Les clans se concertèrent, et firent donner leur réponse par un de leur « Alp ». Il serait difficile et peu sage « dit ce dernier de secourir l'armée affaiblie. Nous sommes peu nombreux et l'armée gagnante a l'air d'être forte ; si nous devons combattre il vaut mieux que ce soit avec les plus forts. « Là-dessus l'homme au cœur droit », s'indigna. Sont-ce là, dit-il, paroles de preux ? L'honneur exige que nous secourions les faibles. Le prophète n'assure-t-il pas qu'il volera à l'aide des affligés ? Mille pèlerinages aux Lieux Saints ne profiteraient pas à l'homme qui au moment voulu se détournait de la détresse d'autrui ». Et n'écoutant plus que sa conscience, Erthogrul s'élança à cheval dans la mêlée, bientôt suivi de ses compagnons d'armes.

Encouragés par Erthogrul, ils se battirent si bien que malgré les hurlements et les cris de guerre de l'armée la plus forte, qui était mongole, l'armée la plus faible mit l'autre en déroute.

Quant à l'armée qui venait d'être sauvée si chevaleresquement du désastre elle se trouvait être par le plus étrange des hasards celle d'Alaiddin sultan des Seltchouk.

Alors Erthogrul, heureux de cette rencontre inespérée descendit de cheval et, baisant la main du grand Souverain lui demanda l'hospitalité pour lui et les siens.

L'homme au cœur droit était entré dans la légende.

III

Trois mois plus tard Alaiddin envoya à Erthogrul un de ses fils. Il était porteur d'une robe d'honneur et de présents, et lui faisait savoir que le Sultan en reconnaissance de sa généreuse intervention lui faisait don d'une partie des Monts Noirs « Karadja Dagh » situés à la lisière d'Ankara. Erthogrul s'installa pendant quelque temps à l'endroit fixé par Alaiddin, mais il ne put y vivre en paix car les inévitables Mongoles ne cessèrent de l'importuner par leurs incessantes incursions. Aussi supplia-t-il le Sultan de lui permettre de se transporter ailleurs. Ayant acquiescé à sa demande il lui assigna

comme séjour d'été les montagnes de Toumanidj et comme séjour d'hiver la riche plaine de Seuyud.

C'est là, au milieu des fleurs sauvages et des herbes parfumées que son fils Osman vint au monde. Seuyud fut le berceau de verdure de ce futur Sultan, Fondateur d'une dynastie qui marqua de son empreinte des siècles de grandeur.

IV

Les tribus et les descendants des Kayikhan qui avaient accepté l'hospitalité d'Alaiddin se rangèrent sous la bannière d'Erthogrul bien que Dundar fut son aîné. Il était courageux, juste, actif et toutes les « tentes » le respectaient. Il savait à peine lire et écrire mais son jugement était sain et son sens politique développé. Les intrigues byzantines et les luttes intestines ne lui échappaient guère. Il arrivait à démêler les fils des affaires les plus ardues, c'est pourquoi Alaiddin, qui était maintenant son suzerain le traitait avec déférence et nullement comme il faisait avec ses autres vassaux.

Quand Erthogrul se rendait en visite à Konia il emportait des présents d'armes et de tapis au Sultan auprès duquel il séjournait dans la ville sainte et s'en revenait comblé à son tour. Alaiddin lui confia maint combat et il s'en acquitta toujours avec gloire. Hardi cavalier, manieur de sabre et superbe tireur à l'arc, Erthogrul était toujours sûr de réussir partout où il y avait une lutte à soutenir.

Les tribus s'étaient vite accoutumées à leur existence en Asie-Mineure. Les femmes filaient, tissaient s'occupaient de leur foyer, menaient les troupeaux aux champs aidées par les enfants. Les tentes étaient disséminées aux environs des pâturages, les unes isolées, des autres en groupe, mais toutes prêtes à répondre à l'appel de leur Chef ou de son Suzerain.

Les hommes menaient une existence mi patriarcale, mi guerrière. Ils semaient et récoltaient le grain et faisaient le commerce des troupeaux et de la laine. Ils s'exerçaient journellement aux armes, montaient à cheval et se tenaient prêts pour toute éventualité, car les surprises ne manquaient pas.

Parfois aussi les « anciens » s'en allaient à Eskishehir qui était située non loin de Seuyud, et là, dans la grande ville ils se mettaient en contact avec quelque savant homme qui leur enseignait les préceptes de la religion, car les tribus ne connaissaient que fort sommairement l'Islam que leurs pères et grand-pères, avaient à peine embrassé.

On raconte qu'Erthogrul lui-même était très peu versé en religion et qu'un soir de Ramadan « voyageant dans les environs il reçut l'hospitalité d'un homme vénéré pour sa piété ; quand l'heure de se retirer fut venue, le maître de la maison posa dans la niche la plus élevée le livre qu'il tenait en main. Interrogé par Erthogrul sur le titre du livre, l'hôte répondit que « c'était la parole de Dieu » annoncée par Mohamed son Prophète.

Dès que tout le monde fut couché, Erthogru' prit le livre sacré et essaya d'en comprendre le sens ; il resta debout toute la nuit puis voulant se reposer, vers le matin il s'endormit et vit en songe une apparition miraculeuse, et une voix lui dit : « Puisque tu as manifesté tant de respect pour ma parole éternelle, tes enfants, et les enfants de tes enfants seront honorés de génération en génération ».

Ce fut la voix du destin, car sa domination s'étendit « sur la Mer Blanche et la Mer Noire, sur l'Europe, l'Asie et l'Afrique ».

V

« Karadja-Hissar place forte située à quatre lieues d'Ineunu au nord de Kutahia, quoique habitée par les grecs ainsi que la place voisine de Biledjik, reconnaissait alors pour maître le Sultan Alaiddin. Erthogrul inquiété dans ses possessions par les grecs de cette ville fut autorisé par le Sultan à l'attaquer et réussit à s'en emparer. Peu de temps après il livra dans la plaine située entre Brousse et Yenishihir une seconde bataille comme lieutenant d'Alaiddin contre une horde de grecs et de Tartars d'Aktaw. Il eut soin de placer les éclaireurs à l'avant garde, de manière à ce qu'ils couvrissent entièrement le centre de l'armée où se trouvait le Sultan. Quant à lui il se réserva la place d'honneur, à la tête des qua-

tre cent quarante quatre cavaliers avec lesquels il avait décidé du sort du combat d'Alaïddin contre les Mongols. La bataille s'engagea à l'entrée du défilé d'Ermeni. Après une lutte acharnée qui dura trois jours la victoire resta à Erthogrul qui poursuivit l'ennemi au delà d'Ainègol jusqu'à la mer. Là, les fuyards s'embarquèrent pour Gallipoli. Alaïddin reçut la nouvelle de ce succès à Bezoyuk, près d'Eskishehir. En souvenir de la victoire remportée par la cavalerie légère d'Erthogrul il changea le nom du district en Sultan — Eunu, — front du Sultan et le donna en fief à Erthogrul et à ses enfants. Il lui assigna en même temps pour séjour d'hiver Serailik et celui de Karahissar ».

« Les grecs possédaient encore dans la contrée plusieurs châteaux dont les chefs véritables Seigneurs féodaux indépendants étaient presque tous les ennemis des Musulmans ».

Ils enviaient Erthogrul et son fils Osman qui dès l'âge de quinze ans guerroyait aux côtés de son père. Osman était vigoureux, vif et brave, attrayant de visage et fier d'allure. On l'appelait Kara Osman bey car il avait la peau légèrement brune.

Quand Erthogrul eut atteint les quatre vingt dix ans, il nomma son fils chef d'armée à sa place. Osman qui venait d'en avoir vingt deux possédait alors « les mâles vertus de la tente ».

Il était éperdument amoureux de la belle Malkhatoun — femme trésor — qu'il courtisait sans espoir depuis plus de deux ans.

La vie d'Osman ressemble à un poème épique et ses amours contrariées mettent davantage en relief ce caractère de grandeur et de simplicité qui lui attira tous les cœurs.

VI

Le Cheikh Edébalî natif d'Adana était un savant homme renommé dans toute la contrée pour son érudition. Ayant terminé ses études de légiste en Syrie, il vint s'établir à Itbournou village voisin d'Eskishehir où les jeunes gens des tribus et des villes avoisinantes se rendaient pour visiter les foires et faire le commerce. Par-

fois ils organisaient entre eux des concours de lutte et de tir auxquels prenait part Osman fils d'Erthogrul et le fils du Seigneur d'Eskishehir. Osman étant fort et bien exercé remportait presque toujours la victoire.

Tous ces jeunes gens étaient amoureux de la fille du Cheikh Edébali laquelle était célèbre dans le Sandjak pour sa grande beauté. Ils ressentaient, donc, l'un pour l'autre une vive jalousie et une secrète animosité qu'ils tâchaient tant bien que mal de dissimuler.

Osman fort intrigué par les récits qu'il entendait sur celle qui enflammait tous les cœurs, résolut un soir de se rendre chez le savant homme dans l'espoir d'apercevoir sa fille. Après quelques heures de causerie intéressante, il vit enfin passer Malkhatoun. Ce ne fut qu'une

Le Cheikh Edébali natif d'Adana était un savant homme renommé dans toute la contrée pour son érudition. Ayant terminé ses études de légiste en Syrie il vint s'établir à Itbournou village voisin d'Eskishehir où les jeunes gens des tribus et des villes avoisinantes se rendaient pour visiter les foires et faire du commerce. Parfois ils organisaient entre eux des concours de lutte et de tir auxquels prenait part Osman fils d'Erthogrul et le fils du Seigneur d'Eskishehir. Osman étant fort et bien exercé remportait presque toujours la victoire.

Tous ces jeunes gens étaient amoureux de la fille du Cheikh Edébali laquelle était célèbre dans le Sandjak pour sa grande beauté. Ils ressentaient, donc, l'un pour l'autre une vive jalousie et une secrète animosité qu'ils tâchaient tant bien que mal de dissimuler.

Osman fort intrigué par les récits qu'il entendait sur celle qui enflammait tous les cœurs résolut un soir de se rendre chez le savant homme dans l'espoir d'apercevoir sa fille. Après quelques heures de causerie intéressante il vit enfin passer Malkhatoun. Ce ne fut qu'une vision. Mais sa rayonnante beauté le bouleversa à tel point qu'il se sentit irrémédiablement conquis. Il retourna plusieurs fois de suite chez le Cheikh et un jour, n'y tenant plus, il lui demanda la main de celle qu'il aimait.

Mais « Edébali se méfiant des sentiments d'Osman et effrayé de la grande distance qui existait entre la condition du jeune prince et celle de sa fille, la lui refusa. » Le fils d'Erthogrul en souffrit cruellement. Il confia sa peine à ses compagnons d'armes et à ses voisins. Au

nombre de ces derniers se trouvait le fils du Seigneur d'Eskishehir qui, confiant dans la haute situation de son père, demanda pour lui-même la main de Malkatoun ; elle lui fut refusée également. Edébali cependant prit peur et craignant moins la vengeance d'Osman que celle du Seigneur d'Eskishehir quitta précipitamment les terres de ce prince et vint s'établir sur celles d'Erthogrul, ce qui fit naître une violente inimitié entre les deux rivaux.

Depuis ce temps le Seigneur d'Eskishehir et son fils ne cessaient de provoquer Osman. « Un jour que celui-ci se trouvait avec son frère Gunduz Alp chez son voisin et ami le Seigneur d'Ineunu, on vit tout à coup paraître le Seigneur d'Eskishehir suivi de son ami et allié Keussé Michail-Michel à la barbe rare, seigneur de Khirmenkia, bourg fortifié, situé au pied de l'Olympe. Ils venaient sommer, les armes à la main, le Seigneur d'Ineunu, de leur livrer Osman. Celui-ci s'étant refusé à cette violation de l'hospitalité, Osman et Gunduzalp firent une sortie et repoussèrent le Seigneur d'Eskishehir et prirent prisonnier celui de Kkirmenkia. Keussé Michail conçut bientôt un vif attachement pour son vainqueur à qui il se soumit entièrement. Plus tard, après qu'Osman eut succédé à Erthogrul et se fut rendu indépendant, il abondonna la religion de ses pères pour embrasser celle de l'Islam. Dès ce moment il fut un des fermes appuis de la grandeur naissante d'Osman, et sa famille toujours puissante, tant par son influence que par ses richesses, a figuré pendant plusieurs siècles avec éclat dans l'histoire des Sultans. »

Parmi tous les Seigneurs Féodaux, jaloux de la faveur dont jouissait Erthogrul auprès d'Alaiddin, Osman s'était fait un seul ami grec, le brave Keussé-Michail qui appréciait pleinement la valeur du jeune homme et qui aurait tout fait, s'il avait pu aider Osman à conquérir l'objet de son amour. Deux années et demi s'étaient déjà écoulées depuis le jour où Edébali lui avait refusé sa fille, et pourtant Osman ne cessait de penser à Malkhatoun. Les inquiétudes, les pertes, les souffrances avaient marqué le visage du jeune Chef d'une gravité prématurée. Enfin un soir de grande lassitude il eut l'idée de se rendre chez le Cheikh qui habitait tout près, et de lui demander l'hospitalité. Il pensait tenter encore une fois sa chance.

Triste et résigné il s'assit en silence écoutant la plainte de son cœur. Edébali eut pitié de lui et sa constance le toucha. Il se mit à lui parler longuement. Plus tard dans la nuit, il l'invita à se coucher et Osman, espérant rêver de celle qu'il aimait, s'endormit et fit ce songe :

« Il se voyait reposant auprès de son hôte. Tout à coup la lune sortant du sein d'Edébali grossit à vue d'œil et, devenue pleine, descendit et vint se cacher dans le sien. Il vit ensuite surgir de ses reins un arbre qui, croissant vite et devenant toujours plus beau et plus vert couvrait de l'ombre de ses rameaux les terres et les mers jusqu'à l'éternité de l'horizon des trois parties du monde. Au dessous de cet arbre s'élevaient le Caucase, l'Atlas, le Taurus et l'Hemus qui semblaient être les quatre colonnes de cette immense tente de feuillage. Des racines de l'arbre sortaient le Tigre, l'Euphrate, le Nil et le Danube, couverts de vaisseaux comme la mer. Les campagnes étaient chargées de moissons et les monts couronnés d'épaisses forêts, d'où échappaient des sources abondantes qui serpentaient vers les bosquets de rosiers et de cyprès. Dans les vallées s'étendaient au loin des villes ornées des dômes, de coupoles, de pyramides, d'obélisques, de colonnes, de tours magnifiques, sur le sommet desquels brillait le croissant ; puis les galeries d'où partaient les appels à la prière, dont le bruit se mêlait aux accents d'une multitude infinie de rossignols et au bavardage de perroquets aux mille couleurs. Toute la troupe variée des habitants de l'air chantait et gazouillait sous ce toit frais et embaumé formé de branches entrelacées dont les feuilles s'allongeaient en forme de sabres. A ce moment, s'éleva un vent violent qui tourna les pointes de ces feuilles vers les différentes villes de l'Univers, et principalement vers Istambul qui, située à la jonction de deux mers et deux continents, ressemblait à un diamant enchassé entre deux saphirs et deux émeraudes, et paraissait ainsi former la pierre précieuse de l'anneau qui embrassait le monde entier. Osman allait mettre l'anneau à son doigt lorsqu'il se réveilla.

L'explication de ce songe qui paraissait présager la puissance et la gloire de la postérité d'Osman et de Malkhatoun aplanit les difficultés qui avaient empêché l'union du jeune guerrier avec la fille d'Edébali. Les fian-

çailles eurent lieu en toute simplicité, le bonheur des amoureux tenant lieu de pompe.

VII

A quatre vingt seize ans Erthogrul s'éteignait doucement. Après un demi siècle de luttes âpres et rudes, il était rassasié de combats et comblé d'honneurs ! Maintenant, rassuré et tranquille, il voyait dans la jeunesse fougueuse de son fils « l'éclat qui avait autrefois brillé dans la sienne ». Quelle satisfaction pour son vieux cœur de mesurer la distance parcourue depuis la mort de Suleiman Shah survenue au château de Djâber ! Sa vie avait été pleine d'aventures. Etant entré dans la mêlée par un miracle, il y avait vécu de légendes, auréolé de prophéties fantastiques et de signes merveilleux sur cette terre d'Asie-Mineure, berceau du mystère et de l'irréel. Fils d'une race de conquérants, « il gouverna plus en maître qu'en vassal » l'étendue des territoires qui lui fut abandonnée par le Sultan Alaiddin Keikobad. Et s'il n'eut pas le temps d'occuper les riches contrées Byzantines qui s'étendaient devant lui en Bythinie, du moins sut-il que son fils continuerait l'œuvre que lui avait commencée avec foi et courage.

Osman se trouvait alors en guerre. Il assiégeait Karadja-Hissar que cinquante ans auparavant Erthogrul avait emportée aux grecs et qui était retombée en leur pouvoir. Après sa victoire et celle de son Suzerain sur les Tartares mongols, il put revenir à temps pour voir son père. On rapporte qu'Erthogrul à son lit de mort dicta à son fils le quatrain mêlé d'orgueil et d'humilité que voici :

*Osman, tu es le fils d'Erthogrul !
Tu descends de la tribu d'Oghouz-Karakhan
Et pourtant tu n'es qu'une humble créature de Dieu !
Empare-toi d'Istanbul et fais en un jardin de roses.*

En 1288 l'homme au cœur droit rendit son âme à Dieu, au milieu des siens, entouré de toutes les tribus et parmi les choses qu'il anima longtemps de son souffle puissant.

Et l'on coucha « le vieux platane » transplanté d'Asie au nord de cette plaine de Seuyud qu'il aima, dans un décor grandiose, unique en son genre et taillé pour ainsi dire à son image « sur un vaste plateau couvert de beaux sapins et de chênes toujours verts ».

Osman pleura son père, qui était son vrai soutien. Mais comme Malkhatoun venait de mettre au monde son fils Ourkhan, il s'en « consola et s'oublia dans ses conquêtes ».

L'année suivante, le Sultan, en reconnaissance des services rendus, donna en fief au fils d'Erthogrul, Karadja-Hissar, qu'il avait brillamment conquis. Il lui accorda en même temps le titre de Prince avec ses insignes caractéristiques : un drapeau, un tambour et la queue de cheval.

Ces faveurs ne firent qu'accroître la haine que les Emirs et les Seigneurs Grecs portèrent au nouveau protégé du Sultan et ils s'entendirent entre eux pour le faire tomber dans un piège d'où il ne se releverait plus. Quant à Osman, chevalier sans peur et sans reproche, il laissait agir ses nombreux ennemis avec une indifférence feinte, en suivant d'un œil attentif leurs agissements sournois. Confiant dans sa seule force, il s'occupait de ses affaires, qui devenaient de plus en plus nombreuses après chaque nouvelle conquête.

Le fils d'Erthogrul aimait à se distraire parfois le soir sous la tente en s'adonnant à son passe-temps favori qui était la composition. Il oubliait alors tous ses ennuis. Fait étrange pour un guerrier de sa trempe, primitif et illettré, que de songer à s'évader en cherchant à rimer durant les longues veillées d'hiver ; fait pourtant exact puisque j'ai pu choisir parmi ses chants deux morceaux naïfs et caractéristiques qui sont empreints d'un bel accent de sincérité et de grandeur :

*Garde toi d'être un loup, n'entre jamais dans un troupeau,
Sois toujours pareil au lion qui ne daigne pas se retourner,
Hors l'injustice, tout t'est permis au monde, Osman.
Ne méconnais pas la valeur de la Ville d'Iznik ;
Une fois conquise ne la brûle pas.
Tâche, Osman, de ne pas couler comme la Sakaria.
Avec les planches de ton cœur bâtis une ville nouvelle
Ne maltraite ni gens ni ouvriers ; Osman*

*Pas d'injustice, et fais ce qui te plaira toujours.
Allons vite aux armes, n'oublie pas, tu es le fils d'Erthogrul.*

Puis encore :

*O Dieu, fais que mes pensées soient droites et mes des-
seins justes,
Exalte ma foi, détruit ce qui s'oppose à elle,
Disperse mes ennemis, met la confusion parmi les mé-
chants.
Que mon sabre soit le flambeau de Ta foi et la torche
qui guide mes guerriers.
Donne-moi un nom glorieux et la victoire contre mes
adversaires
Veille sur moi avec Tes yeux de lumière et montre-moi
le chemin de Ta volonté sacrée.
Fais-moi un pratiquant de Tes Saintes lois et de celle de
Mohamed
Et soutiens-moi, O Mon Dieu, pendant le choc des ba-
tailles.*

Evidemment, nous sommes loin des poèmes inspirés de ses illustres descendants, les Sultans-Poètes, raffinés, lettrés et cultivés, connaissant plusieurs langues et dont les vers sont encore célèbres aujourd'hui. Mais combien sont touchantes et humaines, ces humbles phrases d'un héros tel qu'Osman, véritable personnage d'épopée des premiers âges de l'empire turc, où seule la force du sabre et de l'arc comptaient parmi les tribus frustes venues des confins de l'Asie et dont l'exil au Khorassan avait dû assurément affiner les dispositions primitives.

(A suivre)

KADRIA HUSSEIN.

POÈMES

Mon fils

La lune bat son plein.

*Tes cinq ans se donnent la main
en cette nuit de beauté et de grâce,
et dansent autour de toi comme un halo.*

*La lune a soufflé tous les astres
et n'a laissé que les plus reluisants.*

*Mon Boutchi-boutchi, tu es ma bonne étoile.
En te voyant gravir le firmament,
la lune sourit, cligne de l'œil,
et d'un geste pudique se voile
comme une femme orientale.*

*Tu es mon amour, ma gloire.
Tu es né artiste et poète.
Je voudrais t'écrire des histoires
et des fables invraisemblables.*

Mais tu as un goût spécial.

*Quand le marchand de sable
passe sous ta fenêtre
tu prends le livre bleu
dans lequel ton père a laissé un peu*

*de son feu,
puis, espiègle et tendre
tu me dis : lis-moi un peu de ces choses.*

*Tu les écoutes sans comprendre.
Mais ton petit cœur
s'émotionne
et frissonne
comme l'eau fraîche et claire
qu'une brise légère
effleure.*

*La tristesse de ton père
berce ton sommeil
et tu dors, mon ange, dans mes bras,
comme un oiseau dans les branches.*

*Je bénis cette grande douleur
qui a saturé ma vie d'amertume et d'horreur,
puisqu'elle m'a laissé au fond du cœur
un beau cristal
qui est toi.*

*Cristal sans pareil
qui tient de l'eau pure et de la clarté.
Diamant splendide
qui reflète
de ses mille facettes
mon printemps et mes beaux jours.*

*Grandis, mon fils, avec l'amour
de ton père, de ta mère,
et avec le sable et le ciment
bâtis sur la plage tes beaux projets.*

*Que les vagues furieuses qui bondissent et grondent
se fassent humbles et te léchent les pieds.
Que les rires frais et jeunes
des petites demoiselles
scintillent autour de toi
et dansent en ronde
comme un chapelet
qui te protège.*

*Tu es ma vie, ma raison,
mon bel horizon...
que je caresse de la main.*

*Que ton lendemain
Soit toujours plus beau.*

*Que les jours heureux
te servent de rampe
à l'escalier sans fin
qui compte ta ton âge.*

*Mon fils, sois sage
et ne tombe pas.*

Plumeria Alba

*Au moment où le soleil se meurt,
tu me dis : « je n'aime pas cette heure
Allume la lampe, la vie s'éteint,
la nuit tombe comme la vieillesse et la tristesse.*

Il me semble qu'une âme agonise...

*Les ânes et les hommes rentrent exténués.
L'oiseau retient son souffle
et s'émeut de voir
que les arbres ne sont plus verts, —
fantômes qui se balancent sur la terre
comme ces monstres géants
qui ont peuplé la préhistoire ».*

*La nature n'est plus qu'une eau-forte
marquée de deuil et d'encre noire.*

*Les étoiles s'allument timidement
sur la mort des voix et des choses.*

*Nous étions dans une petite maison de campagne.
Une table, une lampe à pétrole*

*nous séparaient l'un de l'autre.
Mon cœur sans contrôle
palpitait d'amour
comme ce papillon du soir
qui s'acharnait à notre lampe,
prenant la lumière pour sa femelle
et lui offrant sa vie et ses ailes.*

*Tu étais belle
comme un vrai tableau de maître.*

*Puis un souffle baudelairien frôla mon âme.
Je vis dans ma main une fleur
blanche, sans cœur,
qui portait sur ses pétales
les derniers rayons du soleil.*

*Fleur d'un arbre sensible qui pleure
à la moindre blessure.
Larmes blanches, couleur de lait,
qui coulent en silence.*

*Je humais longuement cette fleur
au parfum nostalgique
et je te dis : « prends respire ».*

...Tu remplis avec moi, ton âme de cette griserie.

*A ton tour, tu me tendis la coupe à cinq pétales
et tu me dis : « reprends ta fleur
son parfum me trouble le cœur ».*

*Et dans le silence de la nuit
je te lisais Les Fleurs du Mal.*

*Ma pauvre tête humaine s'alourdit
de beauté, de fève et de parfum.*

*Je portais à mes lèvres brûlantes
la fleur qui gardait sur ses pétales,
les derniers rayons du soleil.
Et je te tendis ce baiser timide
dans ce calice déchiré de cinq blessures.*

*Mais quel bonheur!
la fleur
parvint à tes lèvres,
et tu me dis :
« lis-moi encore des vers
sur cette petite fleur du mal
qui porte sur ses pétales
les derniers rayons du soleil ».*

*L'âme de Baudelaire
montait comme une sève
dans nos jeunes artères,
et nous fermait doucement les yeux,
Puis soudain mon cœur bondit
et mes lèvres avides allèrent
vers les tiennes.*

*Baiser, poison, ivresse?
La nuit vous racontera tout ça.*

*Le lendemain, la fleur du mal
était ensevelie dans le livre de Baudelaire
sous des linceuls blancs et noirs.*

*Les années passèrent..
et je ne retrouve
ni le livre,
ni la fleur du mal,
ni la femme de mes rêves.*

MOHAMMED ZULFICAR,

LA CAVERNE DES SONGES

ACTE III

(Même décor qu'au second acte : la galerie aux colonnes. Michilinéa en posture d'attente. C'est la nuit. L'endroit est éclairé. Apparaît Ghalias marchant à pas furtifs).

Michilinéa (s'empressant vers Ghalias, avec intérêt)
— Que m'annonces-tu ? (*Ghalias se tait, comme en adoration*) Où est la princesse ?

Ghalias. — O saint !

Michilinéa. — Ne lui as-tu pas communiqué mon message ?

Ghalias. — Si... Si...

Michilinéa. — Et qu'a-t-elle répondu ?

Ghalias. — Rien... ô saint !...

Michilinéa. — Rien ? ne lui as-tu pas dit que je désire la voir, que j'ai essayé en vain de parvenir jusqu'à elle, et qu'il faut à tout prix que je la voie cette nuit...

Ghalias. — O saint !...

Michilinéa (avec ennui) — Veux-tu cesser de dire « O saint ». Que t'a-t-elle dit ? Allons, parle, au nom de Dieu...

Ghalias (baissant la tête) — O saint !...

Michilinéa (impatience) — Je te dis de ne plus répéter ostensiblement ce « O saint ». Je ne suis pas un saint.. Tu comprends ?

Ghalias. — Oui... ô saint !...

Michilinéa (le foudroyant du regard) — C'est étonnant. Nul doute que cet homme est bête. Que fais-tu dans ce palais ? (*Ghalias se tait*) Réponds. Quelle est ta fonction ici ?

Ghalias. — Précepteur de la princesse.

Michilinéa. — Précepteur ? Le précepteur de la princesse ? Depuis quand ? C'est hier seulement que je t'ai vu au palais.

Ghalias. — O saint !... je... je...

Michilinéa. — Et après ? On ne peut pas compter sur toi ? Tu ne peux rien me dire sur le compte de la princesse ? (*comme se parlant à lui-même*) Penses-tu que son intention était de me battre froid pour une raison ou pour une autre ? Ou bien quoi ? Et toi vieillard, tu ne veux donc pas m'aider un peu ? (*Ghalias baisse la tête, comme s'il ne comprenait pas*) Va_t_en ! Va_t_en, homme inutile !...

Ghalias (voulant se retirer) — O saint !...

Michilinéa. — Je suis sur le point de devenir fou. Être près d'elle et ne pas la voir. Et cette solitude autour de moi, qui m'étouffe. Si Marnoché était là au moins (*comme se rappelant*) Arrête, précepteur. Un mot. (*Ghalias s'arrête, fasciné*) Aucune nouvelle de Marnoché depuis hier soir ?

Ghalias. — Je ne sais... ô saint !...

Michilinéa. — Et l'esclave qui l'accompagnait, portant les présents, n'est pas revenu ?

Ghalias. — Je ne sais... ô saint !...

Michilinéa. — Tu ne sais jamais rien, précepteur. (*Comme se parlant à lui-même*) Voilà que Marnoché a oublié tout le monde pour sa femme et son enfant. Et me voilà moi, comme hier, attendant inutilement.. Puis-je dormir une nuit encore sous ce toit sans la voir ? Hé, toi ! Où se trouve_t_elle en ce moment ?

Ghalias. — Qui, ô saint ?

Michilinéa (avec brusquerie) — La princesse ?

Ghalias. — Chez le roi...

Michilinéa. — Bizarre. Que fait-elle chez le roi, et à cette heure de la nuit ?

Ghalias. — O saint !... c'est...

Michilinéa. — Parle...

Ghalias. — Le roi la fait mander quelquefois,

quand il souffre d'insomnie, afin qu'elle lui fasse la lecture...

Michilinéa. — Dans sa chambre ? Cet homme qui lui est étranger ? Je comprends. Je comprends. Est-ce là son serment sacré...

Ghalias (s'agenouillant) — O saint ! O saint, pardonnez... La princesse est chrétienne, comme celle dont elle porte le nom, et elle est toujours fidèle à la promesse donnée...

Michilinéa. — D'où le sais-tu ?

Ghalias. — Je connais bien la princesse, ô saint !...

Michilinéa (se calmant) — C'est elle qui t'a raconté que...

Ghalias. — Oui, ô saint, oui...

Michilinéa (avec émotion, lui prenant la main) — Viens... quel est ton nom, précepteur ?

Ghalias. — Ghalias, ô saint.

Michilinéa. — Viens, Ghalias, entendons-nous. Je vois que tu me caches bien des choses, et que tu me crains plus que de raison. Pourquoi ne pas nous comprendre réciproquement ? Combien cela serait facile, si tu voulais m'ouvrir ton cœur, et moi te rendre confiance pour confiance... (*Ghalias le regarde, ébahi*) Pourquoi me regardes-tu de la sorte ? Ne suis-je pas l'un de tes semblables ? Vois mes habits. En quoi donc puis-je être étrange à tes yeux ? (*après un temps*) Es-tu certain que Prisca tient toujours sa promesse ?

Ghalias. — Autant que je suis sûr que vous êtes l' élu du Seigneur.

Michilinéa. — Laisse cette question de côté, Ghalias. Dis-moi plutôt de quelle nature sont ses relations avec son tuteur ?

Ghalias. — Son tuteur ? De qui parlez-vous, ô saint... ?

Michilinéa. — Ce roi ?

Ghalias. — Ce roi est le plus chrétien des rois, ô saint, et le plus croyant aussi.

Michilinéa. — Ce n'est pas ce que je désire savoir, idiot !... (*Ghalias courbe l'échine de peur*). Ce roi, à ce que je sache, n'est pas un descendant de Dioclétien ?

Ghalias. — Dioclétien ? Dioclétien le païen ? Jamais de la vie. Notre roi ne pouvait être de la lignée des tyrans flétris par l'histoire...

Michilinéa. — C'est ce que je me disais, *Ghalias*, Oui, ce roi n'est pas de la famille de Dioclétien, car je ne l'ai jamais vu auparavant. Peut-être est-il l'un des chefs secrets du christianisme, qui, venu avec son armée, a renversé en deux jours le trône de Dioclétien, pour installer le sien et se faire le tuteur de *Prisca*. Cela est fort bien. Mais qu'il la fasse mander de nuit pour qu'elle lui lise dans quelque livre, comme tu dis... (*Ghalias semble ne pas comprendre*). Mais elle? Pourquoi se rend-elle à sa demande? Est-ce par peur? Est-ce de son plein gré? Et puis, cette froideur subite à mon égard (*il prend Ghalias au collet*) Malheur à toi si c'est vrai! Et malheur à elle et à moi si elle n'a pas tenu son serment!...

Ghalias (tombant à genoux). — O saint! elle tient toujours sa promesse comme sa sainte aïeule l'a tenue. Le devin nous avait dit qu'elle ressemblerait en tous points à son ancêtre.

Michilinéa. — Elle ressemble à son aïeule? Quelle aïeule?

Ghalias. — *Prisca*... *Prisca* la sainte...

Michilinéa. — Que rabâches-tu là, vieillard?

Ghalias. — Je dis la vérité, ô saint! A sa naissance, le devin nous avait annoncé cela.

Michilinéa. — Quel devin?

Ghalias. — Oui, le devin, ô saint.

Michilinéa. — Que tu me fais pitié, vieillard! va, va dormir, tu ne m'es d'aucune utilité... (*Ghalias fait le geste de s'en aller*). Ecoute plutôt, mon bonhomme. Encore un mot. Nul doute que la princesse se rendra dans sa chambre, à sa sortie de chez le roi?

Ghalias. — Oui, ô saint.

Michilinéa. — Et elle traversera cette galerie?

Ghalias. — Oui, ô saint.

Michilinéa. — Bien. Va-t-en. Je n'ai plus besoin de toi. (*Ghalias se retire*) Je l'attendrai, dussé-je passer toute la nuit ici. (*Il fait les cent pas dans la galerie. Soudain, il entend une plainte se rapprochant*) Qui se plaint?

Marnoche (se plaignant, du dehors) — *Michilinéa*... *Michi*...*li*...*néa*...

Michilinéa. — Qui m'appelle?

Marnoche (entrant) — *Michi*...*linéa*...

Michilinéa. — *Marnoche* (*entre Marnoche, vêtu de*

neuf comme Michilinéa, et fraîchement rasé).

Marnoche. — Michilinéa ?...

Michilinéa (allant à sa rencontre et le soutenant) — Qu'as-tu ?

Marnoche. — Michilinéa ?...

Michilinéa. — Qu'as-tu, Marnoche ?

Marnoche (la tête inclinée sur la poitrine de Michilinéa) — Mon fils...

Michilinéa. — Qu'est-il arrivé à ton fils ?

Marnoche (dans une plainte) — Il est mort...

Michilinéa (ému) — Que dis-tu ?...

Marnoche. — Il... est... mort...

Michilinéa (après un temps) — Ne t'abandonne pas à la douleur. Remets-toi, et raconte-moi ce qui est arrivé.

Marnoche. — Il est mort...

Michilinéa. — Marnoche, tu ne m'écoutes pas ? Regarde-moi un peu. Parle. Peut-être pourrai-je t'être de quelque secours... (*Marnoche ne répond pas*) *Marnoche.* (*il le secoue avec tendresse*) Ainsi tu as perdu toute force, et tu n'es plus qu'une chose inerte et inutile ? Comment as-tu eu le courage de quitter ta femme à une heure pareille, alors qu'elle a peut-être besoin de toi.

Marnoche. — Elle est morte...

Michilinéa. — Qui ? Elle aussi ? (*Marnoche ne répond pas*) Ta femme est morte également ?...

Marnoche. — Elle est morte...

Michilinéa. — Quand ? Comment ? Parle, Marnoche, je t'en conjure...

Marnoche. — Michi...li...néa...

Michilinéa. — Oui... parle...

Marnoche. — Michilinéa... Mes parents sont morts, Michilinéa...

Michilinéa. — Reprends courage. Sois fort. Marnoche. Ont-ils été tués pendant le massacre ?

Marnoche. — Quel massacre ?

Michilinéa. — Comment sont-ils donc morts ?

Marnoche. — Je ne sais pas...

Michilinéa. — Tu ne t'es pas renseigné ?

Marnoche. — Personne ne sait...

Michilinéa. — Bizarre. Et ta maison ? Tu n'y as trouvé aucune indication ?

Marnoche. — Ma maison... Ah !... Où est-elle ma maison ?

Michilinéa. — Tu n'as pas retrouvé ta maison ?

Marnoche. — J'ai trouvé à sa place un marché pour les armures et les armes.

Michilinéa. — C'est singulier. Qui donc t'a annoncé la mort de tes parents ?

Marnoche. — Un vieux vagabond errant à travers le marché...

Michilinéa. — Et que t'a dit ce vagabond ?

Marnoche. — Il m'a dit avoir entendu un jour son père et sa mère prononcer ce nom...

Michilinéa. — Quel nom ? Avais-tu nommé quelqu'un ?

Mařnoche. — Le nom de mon fils...

Michilinéa. — Et qu'a-t-il répondu ? (*Marnoche se tait*). Parle, Marnoche, au nom de Dieu. Qu'a-t-il répondu ?

Marnoche. — Il est mort...

Michilinéa. — Ton fils ? Il a répondu que ton fils est mort ?

Marnoche. — Et il m'a pris par la main, et m'a conduit à une tombe en ruine...

Michilinéa. — Sa tombe ?

Mařnoche. — Et j'ai lu, de mes propres yeux, l'épithèque que le temps a rongée...

Michilinéa. — Qu'as-tu lu ?

Marnoche. — Le nom de mon fils, puis...

Michilinéa. — Puis quoi ?

Mařnoche. — Puis une phrase que je n'ai pas comprise...

Michilinéa. — Quelle est-elle ?... Dis-la, Marnoche...

Marnoche. — « Est mort martyr à l'âge de soixante ans, après avoir fait remporter plusieurs victoires aux troupes romaines ».

Michilinéa. — C'est ce que tu as lu sur la tombe.

Marnoche. — Oui.

Michilinéa. — Ainsi, tu veux me faire croire, toi Marnoche, ce qu'hier Iemlikha prétendait...

Marnoche. — Je n'en doute plus maintenant...

Michilinéa. — Pauvre malheureux ! Tu es devenu aussi fou que Iemlikha, ni plus ni moins.

Marnoche. — Toi, tu ne vois pas la réalité. Mon fils est mort à l'âge de soixante ans.

Michilinéa. — A supposer que cela soit vrai, le pleureras-tu aujourd'hui, Marnoche ? Et à supposer qu'il soit

mort à l'âge de soixante ans, qu'il soit mort honnête comme il a vécu, qu'il ait combattu dans les rangs des héros et qu'il ait été lui-même un chef prestigieux, quel meilleur destin voulais-tu pour ton fils ? (*se parlant à lui-même*). Des mots ! De ces mots auprès desquels pâlissent les efforts de biens des mortels.

Marnoche. — Mais il est mort. Il est mort sans avoir pu goûter le plaisir de recevoir les présents de mes mains.

Michilinéa. — Malheureux ! Ce n'est pas d'hier que date sa mort, mais de longtemps, et il a vécu une longue et glorieuse vie.

Marnoche. — Mon fils ! Mon enfant est mort vieillard. Tu te moques de moi, Michilinéa, dans un moment aussi douloureux ?

Michilinéa. — Je ne moque pas. C'est toi qui me racontes des billevesées. Que puis-je faire pour toi ? Puisque tu veux faire crédit aux paroles de Iemlikha, il faut croire que ton fils a grandi, s'est marié, a engendré une belle progéniture... et tout cela pendant que nous dormions dans la caverne.

Marnoche. — Avoir des enfants ? Lui ? Lui qui attendait mon retour, avec l'espoir de recevoir un jouet.

Michilinéa. — Pauvre malheureux ! Tu ne peux t'imaginer ton fils autrement que tu l'as laissé. Et quoi qu'on te dise à propos des trois cents ans, ce ne sont que paroles... et chiffres sans valeur ne pouvant changer en aucune sorte l'image de ton enfant... cette image qui s'est imprimée à jamais dans ta mémoire...

Marnoche. — Assez ! Assez ! Assez ! Mon fils est mort, rien ne m'attache plus à ce monde. Ce monde effroyable ! Oui, crois Iemlikha... Il n'y a pas de place pour nous dans cette vie nouvelle. Et ces créatures ne peuvent pas nous comprendre plus que nous ne pouvons les comprendre. Elles nous sont étrangères, malgré la ressemblance de nos vêtements. Les gens me reconnaissaient à mon visage, et s'empressaient de me suivre. Même l'esclave qui m'accompagnait portant les présents, ne saisissait pas souvent le sens de mes paroles, et cheminait à distance, comme si j'étais atteint de la lèpre ou de la gale. Nous errâmes pendant toute la journée à travers la ville, l'espoir et le désespoir se partageant mon cœur ; les gens autour de moi semblaient bornés d'esprit, et me regardaient avec un regard en coulisse, qui disait : « C'est

l'un d'eux. C'est l'un d'eux. Venez. Regardez. C'est l'un d'eux ». Puis ce fut la banlieue. Est-ce Tarse, cette ville ? Impossible. Oui, Michilinéa, trois cents ans nous séparent de ce pays et de ses habitants. Iemlikha n'était ni fou ni menteur. Je vois clair en ce moment. Trois cents ans se sont écoulés, et ce nouveau monde ressemble à une mer démontée, une mer où des poissons de notre espèce ne peuvent vivre, car ils ont changé d'eau...

Michilinéa. — Pourquoi ne pensais-tu pas cela hier ? N'est-ce pas toi qui te moquais de Iemlikha ?

Marnoche. — Le berger avait raison.

Michilinéa. — Depuis quand ?

Marnoche. — Mon cœur est mort, Michilinéa. Je me sens inutile et vide. Viens avec moi, si tu es toujours mon ami... Viens avec moi, Michilinéa...

Michilinéa. — Où ?

Marnoche (lui prenant la main) — Vers notre monde, le nôtre...

Michilinéa (retirant sa main) — Es-tu fou ?

Marnoche. — Me laisserais-tu partir seul ? (*Michilinéa ne répond pas*). Michilinéa... Me laisserais-tu partir seul ?

Michilinéa. — Ne pars pas. Reste.

Marnoche. — Je ne le puis pas.

Michilinéa. — Pourquoi ? Qui t'en empêche ?

Marnoche. — Je ne puis.

Michilinéa. — Mais si, tu le peux. C'est la douleur d'avoir perdu ton enfant, lequel a vécu jusqu'à l'âge de soixante ans, qui t'affaiblit. Tu voudrais le rejoindre, alors que toi tu n'as pas atteint la soixantaine, et alors que tu es jeune et plein de vie ?

Marnoche. — Je suis jeune et mon fils est vieux. Cela te paraît si simple, et tu le dis comme si ton esprit avait perdu toute notion de la logique. Ah ! tu seras cause que je deviendrai fou...

Michilinéa. — Que veux-tu ? De deux choses l'une : ou ce que tu dis est faux, ou c'est vrai. J'ai mes raisons de croire que rien de ce que tu dis n'est vrai : Prisca est là, telle que je l'ai quittée. Que dis-tu de cela, Marnoche ? toi qui l'as vue hier en même temps que moi.

Marnoche. — Prisca ? Oui, tu as raison. Mais mon fils ? Que dis-tu de mon fils ? Non, cela est vrai. sans aucun doute. Tu n'as pas vu la ville. Tu n'as rien vu...

Prisca... Mon enfant, Dieu, ayez pitié de moi. Je vais perdre la raison. Je deviendrai fou...

Michilinéa (relevant la tête de Marnoche) — Ne pleure pas, Marnoche. A quoi sert de pleurer ton fils maintenant ?

Marnoche. — Ce n'est pas mon fils que je pleure.

Michilinéa. — Pourquoi alors ces larmes ?

Marnoche. — Une douleur... Une sorte de souffrance que tu ne peux comprendre, toi. Dieu, pourquoi m'abandonnez-vous à mon esprit ? Trois cents ans ! Mon fils un vieillard et moi un jeune homme plein de force... Et devant moi la vie...

Michilinéa. — Ne pense plus à cela, Marnoche. Sois ce que tu étais hier, et moque-toi de ce que tu pourras entendre. Ces trois cents ans ne sont que des mots, des chiffres... rien qu'un nombre sans importance. En quoi des morts peuvent-ils avoir quelque influence sur ton amour de la vie. A supposer que ce soit vrai, tu es maintenant en face d'une nouvelle vie qui t'a été donnée. La refuserais-tu ?

Marnoche. — Une nouvelle vie ? L'existence par elle-même ne vaut rien. Une vie sans passé, sans aucun lien et sans aucun but est moins que rien, nulle. Absolument nulle.

Michilinéa. — Je ne suis pas de ton avis, Marnoche. Toute vie est un don. Et le plus beau don est la vie. Ne pensais-tu pas ainsi hier ? Pourquoi ne plus croire ce que tu croyais hier ?

Marnoche. — Impossible. Impossible...

Michilinéa. — Pourquoi ?

Marnoche. — Hier, j'étais comme toi.

Michilinéa. — Marnoche.

Marnoche. — Mon existence avait un but et un lien : mon cœur. Le cœur, tu le sais, ne se laisse pas vaincre par le temps. Dieu m'est témoin que « trois cents ans » n'étaient que des « mots » pour moi, hier.

Michilinéa. — Et aujourd'hui ?...

Marnoche. — Il est mort.

Michilinéa. — Qui ? Quoi ?

Marnoche (continuant) — Il ne me reste plus que l'esprit. Me voici victime de mon esprit ; je m'empêtre dans son domaine ; le temps et le lieu...

Michilinéa. — Je ne saisis pas...

Marnoche. — Oui, malheureusement tu ne peux comprendre cela maintenant...

Michilinéa. — Je sais que tu es un homme d'esprit équilibré et sage, qui ne se laisse pas dominer par ses passions...

Marnoche (se retirant) — Adieu.

Michilinea. — Marnoche. Penses-tu que je ne sais pas ce que tu comptes faire ?...

Marnoche. — Oui ! adieu...

Michilinéa. — Reste avec moi, Marnoche. J'ai besoin de toi. Tu avais réussi à me faire oublier mon tourment. J'ai bien des choses à te raconter, des choses que j'ai sues aujourd'hui seulement, et pour lesquelles je voudrais que tu m'éclaires. Reste, Marnoche, reste.

Marnoche. — Je ne puis.

Michilinéa. — Pourquoi ? Pourquoi ne le peux-tu pas, Marnoche ? Pourquoi ?

Marnoche. — Je te l'ai déjà dit.

Michilinéa. — Ton fils ?

Marnoche. — Adieu !... Ignorant.

Michilinéa (l'arrêtant) — Marnoche... Marnoche. Je voudrais comprendre. J'ai peur. Je lis sur ton visage des choses qu'il m'est difficile de comprendre...

Marnoche. — Et que tu ne comprendras pas aujourd'hui.

Michilinea. — Marnoche, tu ne t'en iras pas sans me dire...

Marnoche. — Iemlikha te l'a dit avant moi.

Michilinéa. — Quoi ?

Marnoche. — Nous sommes des revenants... Nous n'appartenons pas au temps...

Michilinéa (avec peur) — Marnoche...

Marnoche. — Nous appartenons à l'histoire, dont nous nous sommes échappés pour revivre dans le temps... L'histoire se venge. Adieu, Michilinéa...

(*Marnoche sort, Michilinéa est sidéré.*)

Michilinéa. — Dieu, serait-il vraiment devenu bon. (*Il médite un temps sans bouger — Apparaît Prisca, seule, tenant un livre entre les mains.*)

Prisca (traversant la galerie, et rencontrant Michilinéa) — Ah... Qui est là ?...

Michilinéa (se retournant précipitamment, attentif)
 — Enfin, c'est toi, Prisca bien-aimée. Je t'ai attendue longtemps (*La princesse ne répond pas*)... Quoi. Est-ce là ton accueil ? (*La princesse ne bouge pas*) Nul doute que tu étais à mille lieues de me croire ici à cette heure. (*Un temps de silence... la princesse est toute étonnée*) Peut-être même que tu ne désirais pas cette rencontre, et que tu maudis le hasard qui a guidé tes pas jusqu'ici. Je le vois à ton visage. Soit. Mais sache que cette minute a suffi pour me rendre heureux... Pleinement heureux, Prisca. (*La princesse s'étonne*) Pourquoi me regardes-tu de la sorte ? (*Prisca ne bouge pas* — *Michilinéa jette un regard sur son accoutrement*) Y a-t-il quelque chose d'étonnant dans mes habits ? Qu'y a-t-il de changé en moi ? (*Prisca ne répond pas*) C'est vraiment bizarre. Tu ne parles pas ? Que ne prononces-tu un mot ? N'as-tu rien à me dire ? Dois-je croire que mes soupçons sont bien fondés ?... (*Prisca ne bouge pas. Michilinéa s'avançant d'un pas vers elle, avec dureté*) Parle. Dis un mot... Je ne puis plus supporter ce silence. Parle... Dis quelque chose...

Prisca (d'une voix sourde) — O saint !...

Michilinéa. — O saint !... Tu te moques ? (*Prisca ne répond pas*) De nouveau le silence. C'est tout ce que tu trouves à me dire : ô saint ? Je ne suis pas un saint, Prisca chérie. Allons. Dis-moi autre chose.

Prisca (étonnée) — Vous n'êtes pas un saint ?

Michilinéa (avec froideur) — Non.

Prisca. — N'êtes-vous pas ce saint terrifiant que j'ai vu hier, ici même ?

Michilinéa. — Si tu penses maintenant que je suis terrifiant...

Michilinéa. — Non, vous n'avez pas du tout l'air rébarbatif.

Michilinéa (avec une naïveté voulue) — Vraiment !

Prisca (l'examinant) — Vous êtes devenu tout différent. L'autre était vieux, ou du moins, ses cheveux en broussaille lui donnaient l'air d'un vieillard. Quant à vous...

Michilinéa. — Quant à moi ?

Prisca. — Vous paraissez jeune, vous êtes jeune...

Michilinéa (ironique) — Délicieux ! Quelle sûreté de jugement.

Prisca. — Pourquoi ?

Michilinéa (ironique et colère) — Parce que tu as réussi à savoir que je suis jeune, et un homme plutôt qu'un animal. Délicieux... Superbe. C'est que tu en sais long sur mon compte.

Prisca. — Je ne comprends pas...

Michilinéa. — Moi non plus, je ne comprends pas. Je connais une *Prisca* simple, douce, pure de cœur, croyante et sans aucune tache sur la conscience ; je ne l'ai jamais connue capable de biaiser, de ruser et de tromper...

Prisca. — Vous dites que vous me connaissez ?

Michilinéa. — *Prisca.* Prends garde ! Ma patience a des limites.

Prisca (étonnée) — Qui êtes-vous ? Vous me parlez sur un ton qui ferait croire que vous me connaissez depuis toujours, ou que je suis votre fiancée.

Michilinéa (avec douleur) — Merci !

Prisca. — Qu'avez-vous ? (*Michilinéa ne répond pas*) Mon intention n'était pas de vous blesser, mais...

Michilinéa (éclatant) — Tu me parles comme le ferait une femme perfide et parjure, qui voudrait oublier et renier son passé et la parole donnée. Il serait préférable d'user de franchise, de me parler à cœur ouvert et de me dire toute la vérité, au lieu d'avoir recours à un moyen aussi vil et bas. Princesse, je sais tout. Je ne suis point mort, ni enterré, que diantre ! Nul cataclysme ne m'a englouti. Me voici devant toi, jeune, fort, raisonnable et point fou. Combien tu te tromperais si tu me croyais incapable de supporter la nouvelle de ton infidélité. Ce cœur qui ne vivait que pour toi, pourrait-il continuer à battre pour d'autres que pour toi ? Je ne me suis jamais senti aussi fort. Je ne prétends pas arracher de mon âme celle qui était pour moi une religion, une croyance, et bien plus encore, ni salir en mon esprit le noble souvenir d'un sentiment très pur, mais je me fais fort de vivre après que tout sera mort. Oui, vivre. Ne le vois-tu pas ? Vois, regarde-moi. Me voici. Je vis. Je vis.

Prisca (éblouie, et inconsciemment heureuse) — Vous ! Vous vous me parlez un tel langage ! (*Michilinéa ne répond pas* — *Prisca, comme se parlant à elle-même*) Mes oreilles n'ont jamais entendu de tels mots. Vous êtes seul aujourd'hui à me les avoir dites. Que vous êtes pareil à ces héros magnifiques, dont parlent les lé-

gendes grecques, que je lisais à l'insu de Ghalias, quand j'étais petite.

Michilinéa (simulant le calme) — Pardon, princesse. Mon but était seulement de vous libérer de votre serment...

Prisca. — Me libérer ? De quoi ?

Michilinéa. — De l'engagement qui vous liait.

Prisca. — Quel engagement ?

Michilinéa (avec calme) — Vous ignorez encore cela ? Notre lien de fiançailles.

Prisca (le regardant avec tristesse) — Dommage ! Maintenant, je ne doute plus...

Michilinéa (avec amertume) — Enfin !...

Prisca (continuant) — Que vous êtes fou.

Michilinéa. — Je vous remercie, princesse. Je préfère être fou que parjure.

Prisca (calme) — Moi infidèle ? De quelle infidélité m'accusez-vous ? (*Michilinéa la regarde sans proférer une parole*) Parlez. Montrez-moi jusqu'où peut aller la folie... L'étonnant c'est que vous ne m'effrayiez plus. Je ne crains plus votre délicieuse folie. J'aime vous entendre. Parlez. Dites-moi en quoi je suis parjure. Et envers qui ? Envers quoi ? Envers vous ?

Michilinéa (comme se parlant à lui-même) — Prisca. Tu n'es pas Prisca.

Prisca. — Laissez cela. C'est de la folie. Parlez-moi plutôt de l'infidélité...

Michilinéa. — Prisca. Tu n'étais pas aussi spirituelle...

Prisca (souriant) — Quand ?

Michilinéa (avec amertume) — Ainsi tout est fini ?

Prisca. — Quoi tout ?

Michilinéa. — De cette façon si banale ? Quel démon serait capable de commettre ce crime ? (*après un temps*) Non. Je dois raisonner avant de t'accuser d'une pareille bassesse. Prisca, cet ange pur ? Croit-elle que j'exagère, ou que je me leurre ? Peut-être suis-je fou, comme tu dis, car autrement comment aurais-je pu douter de toi ? Dieu ! Quelle joie ! Si c'était vrai ! Cette pensée me rend la vie, Prisca... Parle. Suis-je fou parce que je doute de toi ?

Prisca. — Peut-être. Mais en quoi doutez-vous de moi ?

Michilinéa (s'avancant vers elle, la main tendue) — Je te demande pardon.

Prisca (reculant) — Ne me touchez pas... Ne me touchez pas...

Michilinéa (s'arrêtant, soumis) — Oui, *Prisca*, je suis un criminel. C'est que, comme toujours, je suis impulsif et...

Prisca. — Et quoi ? Parlez...

Michilinéa. — La jalousie.

Prisca (étonnée) — La jalousie ?

Michilinéa (d'une voix sourde) — Oui.

Prisca (souriant, sans paraître offusquée) — C'est beau.

Michilinéa (avec reproche) — C'est que tu me négliges, *Prisca*, et m'oublies. Je ne sais pour quelle raison. Je brûlais de te voir. Une fois, je t'ai envoyé un message ; une autre fois je t'attends pendant toute la nuit. Puis on me dit aujourd'hui que tu es dans la chambre de cet homme, à une heure aussi tardive de la nuit...

Prisca. — Savez-vous, ô saint, que vous êtes bien séduisant.

Michilinéa. — De nouveau, ce ton sarcastique !

Prisca. — Et combien votre conversation serait plus étonnante et plus bizarre, si vous étiez resté, tel que je vous ai vu hier, avec vos cheveux en broussaille et votre étrange accoutrement !... (*Michilinéa ne répond pas*) Mais je vous avoue que je n'aurais jamais osé m'approcher de vous, ni vous écouter comme je le fais en ce moment... (*Michilinéa se tait*) Vous aurais-je fâché ?

Michilinéa. — Qui t'a appris ce langage ? Et comment as-tu fait pour devenir, en si peu de temps, une autre femme ? Où sont cette modestie, cette pudeur, cette douceur, et cette voix angélique que j'aimais tant en toi ?

Prisca. — Tout, sauf la pudeur et la voix angélique, ô saint. D'où prenez-vous que j'étais pareille à celle que vous décrivez ?

Michilinéa. — Tu l'étais quand l'amour te tenait éloignée de cette terre, et te faisait vivre dans une continue élévation.

Prisca. — L'amour ?

Michilinéa. — Rien, en toi n'était plus fort que la religion, ni plus fort encore que ta foi ; car la foi des anges est amour.

Prisca. — La foi des anges est amour ?

Michilinéa. — Ne le saurais-tu plus à cette heure ?

Prisca. — De toutes vos paroles, celle-ci est la meilleure, ô saint. Et la plus raisonnable aussi.

Michilinéa. — Cependant, elle n'est pas de moi cette parole.

Prisca. — De qui alors ?

Michilinéa. — De toi.

Prisca (étonnée) — De moi ?

Michilinéa. — Oui, c'est toi qui m'a fait entrevoir et comprendre cette beauté.

Prisca. — Quand ? Quand cela s'est-il passé ?

Michilinéa. — Du temps où tu étais moins spirituelle, et où ton cœur était plus profond...

Prisca. — Et qui vous dit que mon cœur n'est pas profond ?

Michilinéa. — Tes yeux... J'y voyais ce que je n'y vois pas en ce moment. Et ils étaient les seuls à parler, tandis que tes lèvres pures et naïves savaient garder un silence modeste.

Prisca. — C'est une bien belle leçon que vous me donnez là, ô saint ! Ah ! si vous étiez Ghalias, ce précepteur qui m'ennuie de ses mensonges et de ses redondances.

Michilinéa (avec froideur) — Je ne suis pas venu pour faire un cours de morale.

Prisca. — Serait-ce donc là le message que vous apportez pour ce monde, ô saint ! Soyez convaincu que pour un beau message, c'en est un...

Michilinéa (éclatant, colère) — Mon message à un monde pourri, un monde plein de mensonges et d'infidélité... Oui, dommage ! Si, au moins, les voix du ciel pouvaient rendre au cœur d'une femme infidèle sa pureté...

Prisca. — Vous revenez à l'infidélité ? (*Michilinéa la regarde sans mot dire*) Pourquoi me regardez-vous de la sorte ? Parlez... Je ne cesse de vous écouter... dites...

Michilinéa (s'agenouillant) — *Prisca*, je souffre. Pourquoi me fais-tu souffrir ? Pourquoi ne pas avouer tout franchement, au lieu de te moquer de moi et de me tromper ? Dis-un seul mot de ta voix si franche et si profonde, et je me résignerai à mon sort. Non, jure-moi plutôt... jure...

Prisca. — Vous jurer ?

Michilinéa (remarquant la croix attachée à son cou) — Oui, jure sur cette croix. Quelle joie ! Ma croix, tu la portes toujours. Merci, *Prisca*, merci...

Prisca (étonnée) — Votre croix ?

Michilinéa. — N'est-ce pas là la preuve que tu m'es toujours fidèle ? Oui, mon cœur me disait que tu étais innocente. J'en suis sûr maintenant. Mais je voudrais que tu me le dises. Jure-le... pour que je ne doute plus.

Prisca (maniant la croix dans sa main, comme se parlant à elle-même) — Serait-ce une nouvelle forme de sa folie ? Et moi qui étais sur le point de m'intéresser à vous...

Michilinéa. — Oui, c'est folie que de douter de *Prisca*. Je perds la tête chaque fois que... Chassons ces idées mauvaises... Parlons d'autre chose... C'est fini, *Prisca*, je ne serai plus fou, à partir de maintenant... Me pardonnes-tu ? (*Prisca le regarde, silencieuse*) Pourquoi me regardes-tu de la sorte ? *Prisca*. Me pardonnes-tu ? Réponds...

Prisca (distracte) — Oui...

Michilinéa. — Que je suis heureux. Combien je suis heureux maintenant, ma bien-aimée... (*Prisca, sentant les lèvres de Michilinéa sur sa main, s'empresse de se dégager*) Pourquoi ne veux-tu pas que je te baise la main ?

Prisca. — Levez-vous, malheureux fou. Je vous ai écouté plus que de raison... (*Elle part*).

Michilinéa (avec désespoir) — *Prisca*. Où vas-tu ? Ainsi tu t'en vas si vite, sans me dire...

Prisca (se retournant) — Vous dire quoi ?

Michilinéa. — Je ne pourrai dormir de toute la nuit, si tu ne fais pas cesser ce doute qui me ronge... Pour grande que ce soit ma confiance en toi, j'ai néanmoins besoin que tu éclaircisses ce mystère... Je veux savoir... ne me fais pas souffrir... Ne me tue pas. Je veux savoir, *Prisca*...

Prisca. — Savoir quoi ?

Michilinéa. — Qui est cet homme ?

Prisca (étonnée) — Quel homme ?

Michilinéa. — Chez qui tu étais il y a un instant ?

Prisca. — Je n'étais chez nul homme. Si vous vous permettez d'être fou et de divaguer, je ne vous permets pas, moi, de m'offenser...

Michilinéa. — Pardon, *Prisca*. Je me suis mal exprimé, et je ne pensais pas t'offenser... Je suis inquiet, vois-tu ;

je voulais te demander où tu étais avant de traverser cette galerie ?...

Prisca. — J'étais chez mon père.

Michilinéa. — Ton père... Je veux parler de celui à qui tu faisais la lecture, tout à l'heure...

Prisca. — Oui, c'est mon père. Quand il souffre d'insomnie, il me fait mander ; je lui lis un peu, et il s'endort.

Michilinéa (brutalement) — *Prisca*...

Prisca. — Que vous arrive-t-il ? Pourquoi me fixez-vous de la sorte ?

Michilinéa. — *Prisca.* Tu plaisantes, ou tu veux me mystifier ?... ou bien je suis...

Prisca (étonnée) — Que dites-vous ?

Michilinéa. — Serais-je aveugle ?... Ce n'est pas Dioclétien.

Michilinéa. — *Prisca,* tu n'es pas la fille de Dioclétien ?...

Prisca. — Vous êtes fou... Puis-je être la fille d'un roi qui est mort depuis trois cents ans ?

Michilinéa (se prenant la tête, n'en pouvant croire ses yeux) — Qui es-tu donc ? Dieu. Je suis sur le point de perdre la raison. J'en deviendrai fou...

Prisca (étendant la main vers lui, inquiète) — Qu'avez-vous ?...

Michilinéa. — La fille de cet homme ? Ce roi ? Dieu. Comment cela peut-il être ?...

Prisca. — Pour qui donc me prenez-vous ? Ah !... (soudain, elle s'écrie, la lumière se faisant dans un esprit) Ah ! oui... oui... Mon Dieu ! Je comprends.., je comprends...

Michilinéa (relevant la tête) — Quoi ? Quoi ?

Prisca. — Je comprends. Je ne suis pas la *Prisca* dont vous parlez. Mon Dieu ! Tout ce que vous disiez ne m'était pas adressé... mais à une autre...

Michilinéa. — Je ne comprends pas...

Prisca. — Avez-vous oublié que vous êtes âgé de trois cents ans ? Avez-vous oublié que vous êtes resté trois cents ans dans la caverne ?

Michilinéa. — Et qu'importe ?...

Prisca (avec amertume, comme se parlant à elle-même) — Vous avez raison... Moi aussi je l'avais oublié...

Michilinéa. — *Prisca.* Que dis-tu ?

Prisca. — Non... rien.

Michilinéa. — Parle, au nom de Dieu...

Prisca. — Elle était la fille de Dioclétien, Dioclétien le païen, mais elle s'était convertie au christianisme.

Michilinéa. — Oui... pour moi, Prisca, n'est-ce pas ?

Prisca. — Tout cela était donc pour vous. Ah ! tout cela était pour vous. Oui... oui... et Ghalias qui disait qu'elle avait été une sainte, et que c'est le Christ qui, dans un songe, lui passa au cou cette croix d'or...

Michilinéa. — Non, c'est ma croix que je t'ai donnée. Prisca, dès notre retour de chez le prêtre. Te souviens-tu ?

Prisca (réfléchissant, et comme se parlant à elle-même) — Oui... oui... je comprends tout maintenant...

Michilinéa (avec espoir) — Tu comprends maintenant. Prisca... Tu te rappelles ?...

Prisca (se retournant vers lui, d'un ton coupant) — Ecoutez. Voulez-vous m'écouter et comprendre ce que je vais vous dire ?

Michilinéa (de toute son âme) — Oui.

Prisca. — Prisca, la fille de Dioclétien... votre fiancée que vous aimez est morte il y a trois cents ans.

Michilinéa (sans comprendre) — Morte ?...

Prisca. — Oui... vierge, et pure comme vous l'avez laissée. Elle est morte, fidèle à la parole donnée... et sa vie durant, elle disait qu'elle attendrait... qu'elle attendrait. Elle attendait sans doute votre retour.

Michilinéa (comme fou) — Qu'est-ce que j'entends ?

Prisca. — Tenant sa promesse, elle vous attendit jusqu'à l'âge de cinquante ans, puis elle mourut ; mais avant de rendre le dernier soupir, elle demanda à être transportée dans cette galerie. Pourquoi ? Est-ce ici que vous vous rencontriez ? Parlez...

Michilinéa (insensible) — Oui... oui...

Prisca. — Et maintenant que vous savez... allez-vous-en, et pleurez-la. Nul doute qu'elle attend vos larmes. Adieu !

Michilinéa (la retenant par la traîne de sa robe) — Prisca... Ne t'en va pas...

Prisca (avec brutalité) — Je vous dis que je ne suis pas Prisca.

Michilinéa. — Toi ! Ce n'est pas toi !... Pourquoi cela, Prisca ? Aie pitié ! Veux-tu me faire perdre la raison ?...

Prisca (brutalement) — Vous n'avez pas entendu ?

Je ne suis pas la Prisca que vous aimez. Que voulez-vous de moi ?

Michilinéa. — Miséricorde, Seigneur ! Qui es-tu donc ? Ma tête est-elle sur mes épaules ?

Prisca. — Je lui ressemble. Je ne suis pas elle.. Regardez bien. Reprenez votre esprit.

Michilinéa (incrédule) — Tu lui ressembles ? A qui ressembles-tu, Prisca ?

Prisca. — Ils m'ont donné son nom.

Michilinéa (comme sur le point de comprendre) — Dieu !...

Prisca. — Ne vous-t-on pas raconté l'histoire de ce devin qu'on avait fait venir à ma naissance, pour qu'il divulgue toutes les pages de mon destin ?

Michilinéa. — Le devin ?

Prisca. — Il prédit que je ressemblerai, en grandissant, à Prisca la sainte, la fille de Dioclétien... et c'est pour cela qu'on m'a baptisée du nom de Prisca.

Michilinéa. — Le devin ? Oui, il me semble avoir entendu quelque chose de semblable... Où ? Quand ?

Prisca. — Tout maintenant vous paraît clair ?...

Michilinéa (la regardant longuement) — Tu n'es pas... Elle ?

Prisca. — Non, je ne suis pas Elle. Allez-vous-en. Qu'attendez-vous encore ? Votre cœur n'est plus ici..

Michilinéa (continuant à la regarder) — Mon cœur n'est plus ici ?

Prisca (le regardant longuement, puis d'une voix faible) — Adieu !... (*Elle se retire*).

Michilinéa (l'esprit égaré, étendant les mains vers elle) — Prisca... Ma bien-aimée... Viens.., Toi, c'est ELLE... Dieu... Tu n'es donc pas ELLE ?... Ce n'est point ELLE ? Qui es-tu donc... toi ? Est-ce que je dors ? Est-ce que je vis ? Suis-je dans un songe baroque et trouble. Est-ce un cauchemar ? Dieu ! Dieu ! O Christ ! Dieu ! Rendez-moi l'esprit pour voir. Donnez-moi la lumière, ou donnez-moi la mort. Le réveil ! La mort ! Le sommeil ! La raison ! La raison ! Marnоче. Où es-tu, Marnоче ? Où sommes-nous ? Où sommes-nous en ce moment ? Sont-ce les rêves de la caverne ? Seraient-ce les rêves de la caverne ? Suis-je dans la réalité ? Suis-je dans la caverne ? Quelles sont ces colonnes (*il se heurte contre les colonnes de la galerie*) A moi, Marnоче !... Iemlikha !...

Nous ne sommes plus de ce monde... Nous ne sommes plus de ce temps... Nous n'avons pas de raison... Nous ne sommes plus de cette vie... (*il veut se retirer, quand il se heurte contre Ghalias*).

Ghalias (suivant Michilinéa du regard) — Qu'a donc le saint ? Pourquoi est-il en colère ?

Prisca. — Il est parti ?

Ghalias. — Princesse, vous n'êtes pas encore couchée ?

Prisca. — Je ne veux pas dormir.

Ghalias. — Je vous ai attendue sur un siège, près de la porte du roi, mais le sommeil m'a vaincu, et vous êtes sortie sans que je vous voie.

Prisca. — Ghalias..

Ghalias. — Princesse..

Prisca (après un temps, avec hésitation) — Ghalias..

Ghalias (s'approchant d'elle) — Princesse. A vos ordres, princesse ! Que désirez-vous ?

Prisca. — Non... rien. Allez dormir, si vous le voulez...

Ghalias. — Vous resterez ici seule... à cette heure tardive de la nuit ?

Prisca. — Oui.

Ghalias (la regardant) — Qu'avez-vous, princesse ? Je ne vous ai jamais vue dans cet état ?

Prisca. — Que remarquez-vous en moi ?

Ghalias. — Je ne sais en vérité... mais..

Prisca. — Ghalias, je voudrais... Je voudrais vous dire quelque chose... de terrible.

Ghalias. — Au nom de Dieu, parlez, princesse..

Prisca. — J'ai trouvé... et perdu en un clin d'œil..

Ghalias. — Qu'avez-vous trouvé, princesse ?

Prisca. — Et j'ai perdu... Il fallait d'ailleurs que je perde... pour toujours... Car ce serait folie. Ce serait horrible.

Ghalias. — Qu'avez-vous trouvé ?

Prisca. — Mon rêve..

Ghalias. — Votre rêve ? Quel rêve, princesse ? (*un temps*) Oui, je me rappelle que vous m'avez parlé, hier, d'un rêve que vous avez fait... un rêve effrayant et terrible..

Prisca. — Oui, c'est cela... Allez-vous-en, je n'ai plus besoin de vous..

Ghalias. — Princesse. Calmez-vous et n'attachez pas trop d'importance aux rêves, surtout aux rêves que vous faites à votre âge. Les rêves de la jeunesse sont souvent irréalisables.

Prisca (avec amertume) — Les rêves de la jeunesse sont souvent irréalisables. (*méditant, et comme se parlant à elle-même*) Oui, c'est vrai.

Ghalias. — N'avez-vous pas rêvé que vous étiez enterrée vivante ?

Prisca. — Oui, quelle étrange coïncidence. J'ai vu cela hier en rêve. Oui, *Ghalias*... Et pourquoi pas ? Ce rêve commence à se vérifier exact...

Ghalias (inquiet) — Que voulez-vous dire, Princesse ?

Prisca. — Rien... Allez-vous-en...

Ghalias. — Je ne comprends pas. Pour la première fois, Princesse, je ne comprends pas ce que vous me dites. Vous parlez aujourd'hui comme parlent ces saints...

Prisca. — N'offensez pas les saints, *Ghalias*.

Ghalias. — Que Dieu m'en garde, Princesse ! Dieu m'est témoin que je suis tout respect pour eux, tout amour. Mais je voulais dire qu'il serait préférable pour les saints de rester au ciel au lieu de descendre sur la terre...

Prisca. — Ils ne descendent, *Ghalias*, que pour nous élever au ciel...

Ghalias. — C'est là un bien grand honneur, Princesse... mais que seuls les élus sont appelés à connaître...

Prisca (avec tristesse, comme se parlant à elle-même) — Vous avez raison... (*un temps*) Même cela me serait défendu ?

Ghalias. — Cependant... qui sait ? Le devin n'a-t-il pas dit que vous ressembleriez à la sainte ? Ce n'est pas sans raison que Dieu a créé une pareille ressemblance...

Prisca (troublée) — Malheur à vous ! Que voulez-vous dire ?

Ghalias. — Je veux dire, Princesse, qu'il est fort possible que soyez appelée à être son héritière.

Prisca. — Son héritière ? Son héritière en quoi ? Quelle abomination ! Etes-vous fou, *Ghalias* ? Je préfère souffrir mille fois la mort plutôt que d'accepter une chose aussi horrible...

Ghalias. — Une chose horrible ? Pardonnez-moi, Seigneur. Pardonnez-nous.

Prisca. — Vous imaginez-vous une pareille abomination ? Ah !... Mais vous ne comprenez rien. Allez-vous-en.

Ghalias. — Pardonnez-moi, Seigneur. Et moi qui espérais pour vous le choix de Dieu, et qui exultais tantôt, quand le saint Michilinéa insistait pour vous voir une seconde fois...

Prisca. — Oui, je sais pour qui était cet intérêt.

Ghalias. — Vous l'avez vu, Princesse ? Je vous attendais à la porte du roi, justement pour vous dire de ne pas le craindre...

Prisca. — Je l'ai vu... et je n'ai pas eu, malheureusement, à en être effrayé...

Ghalias. — Et que vous a-t-il dit ?

Prisca (essayant de se roidir) — Il m'a dit des choses... des choses... franchement..

Ghalias (la regardant) — Vous pleurez, Princesse ?

Prisca. — Il a dit que Prisca la sainte était profonde de cœur, quant à moi, je ne le suis pas ; qu'elle avait une voix angélique qu'on entendait à peine, et que je n'ai pas une voix pareille ; qu'elle était modeste, pure et pudique, et que je ne suis rien de tout cela...

Ghalias. — Comment, Princesse, l'a-t-il connue ?

Prisca (colère) — Taisez-vous, ou allez-vous-en ! Il l'aime, et elle l'aime ; il est son fiancé, et elle lui est promise. Un lien sacré la tient liée à lui, et non à Dieu, précepteur ignorant. Elle l'attendit jusqu'à sa mort, et ce n'est pas le Christ qu'elle attendait. Et c'est lui qui lui donna cette croix...

Ghalias. — Bizarre ! Ce même Michilinéa ? Le saint ?

Prisca. — Oui, ce beau jeune homme, le fiancé de mon aïeule. Il n'aime qu'elle dans l'univers... Allez-vous-en maintenant, et reposez-vous. J'ai besoin de solitude et de silence...

Ghalias (se rappelant) — C'est vrai, ils ont vécu tous les deux au temps de Dioclétien, comme il est dit dans les livres des prêtres...

Prisca. — Je vous dis de vous en aller...

Ghalias (en se retirant) — Je m'en vais, Princesse.

(Il sort, et Prisca demeure, la tête appuyée contre une colonne, Michilinéa revient).

Prisca (se retournant) — Pourquoi êtes-vous revenu ? (*Michilinéa* baisse la tête et se tait) Vous n'avez donc pas compris ce que je vous ai dit ? Je ne suis point ELLE...

Michilinéa (d'une voix sourde) — J'ai compris...

Prisca. — Pourquoi alors êtes-vous revenu ? (*Michilinéa* baisse la tête et se tait) Parlez.

Michilinéa. — Je ne puis m'éloigner...

Prisca. — Oui, ce lieu a abrité vos amours... Comme il doit vous être pénible de quitter un endroit si plein de souvenirs... N'est-ce pas cela ?...

Michilinéa (avec tristesse) — Si ce n'était que cela...

Prisca. — Vous êtes alors revenu pour chercher quelque objet lui appartenant, quelque souvenir pour nourrir votre cœur affamé...

Michilinéa. — Un souvenir de qui ?

Prisca. — Un souvenir de celle que vous aimez ?

Michilinéa. — Elle n'est point morte.

Prisca. — Que voulez-vous dire ?

Michilinéa. — C'est moi plutôt qui suis mort... à ses yeux...

Prisca. — Pourquoi me regardez-vous de la sorte ? Si vous croyez que je puis être un souvenir vivant d'elle, prenez garde... Si vous pensez que je suis son vivant héritage... je ne le vous permettrai pas.

Michilinéa. — Si vous étiez son image !... Mais vous êtes un être vivant.

Prisca. — Quelle épouvantable situation ! Eloignez-vous de moi...

Michilinéa. — N'ayez pas peur. Je n'oublie pas que trois cents ans nous séparent...

Prisca. — Le plus terrible, c'est que vous confondez sa personnalité avec la mienne... Vous ne me voyez pas, moi... vous la voyez, ELLE en moi... Ce n'est pas elle qui est morte pour vous, mais moi, moi... Eloignez-vous de moi. Allez-vous-en tout de suite.

Michilinéa. — Prisca... Prisca...

Prisca. — Taisez-vous. Ne m'appellez pas comme vous l'appeliez. Il n'y a aucun rapport entre elle et moi, nul lien ne nous attache... Respectez-moi, ou sortez.

Michilinéa. — Pardonnez... c'est... le désespoir...

Prisca. — Et après ? Que pensez-vous faire en restant ici ?

Michilinéa. — Vous avez raison, c'est impossible... Il est impossible que je reste ici... ici...

Prisca. — Oui, et si vous espérez la voir en moi, soyez sûr que je ne manquerai pas de me cacher à vos yeux, et de briser l'image que je suis.

Michilinéa. — A quoi cela servirait ? Vous venez de le dire : aucun rapport entre elle et vous.

Prisca. — Et aucun moyen que nos deux âmes se connaissent.

Michilinéa. — Oui.. oui.., un gouffre immense nous sépare... trois cents ans..

Prisca. — Non, autre chose... Vous venez de le dire, et je ne pourrais l'oublier : l'autre avait une voix pareille à celle des anges, et son cœur était profond et modeste. Allez la retrouver. Car, sachez-le, dans notre monde à nous, il n'y a plus d'âmes pures, ni de cœurs profonds, ni de modestie, rien, rien de tout ce que vous aimez...

Michilinéa. — Prisca...

Prisca. — Je vous dis que je n'aime pas entendre ce nom.

Michilinéa. — Mais c'est votre nom.

Prisca. — Oui, pour mon malheur. Que n'ai-je un autre nom et un autre visage ?

Michilinéa. — Si cela n'était pas... je ne vous aurais pas trouvée, et mon sort aurait été pareil à celui de Marnoché et de Iemlikha.

Prisca. — Je vous dis que ce n'est pas moi que vous avez trouvée, mais elle...

Michilinéa. — ... Oui, je l'ai trouvée...

Prisca. — Oui... vous avez trouvé, et vous avez vu et aimé tout ce qui est à elle, tout ce qui est son apanage : le nom... le cœur... et le visage... Quant à ce qui est à moi ?... Cependant, en quoi cela peut-il vous intéresser ? Vous êtes heureux, vous l'avez trouvée...

Michilinéa. — Oui... je l'ai trouvée...

Prisca. — Oui... (*elle s'empresse d'essuyer une larme*).

Michilinéa. — Vous pleurez ?...

Prisca. — Allez-vous-en... je vous en prie...

Michilinéa. — Combien tu m'étonnes. Je ne t'ai jamais vue pleurer.

Prisca. — Vous ne l'avez jamais vue pleurer. Oui, car les anges ne pleurent pas. Et elle est si délicate... si

délicate qu'elle ne pourrait supporter les pleurs.... et une seule larme suffirait pour la tuer.

Michilinéa. — Pourquoi donc as-tu pleuré ?

Prisca. — Je n'ai pas pleuré...

Michilinéa. — Et cette larme que j'ai vue il n'y a pas une minute ?

Prisca. — Vous, vous êtes aveugle... vous ne voyez pas...

Michilinéa. — Peut-être... J'avoue que je ne vois rien en ce moment... je ne perçois aucune réalité. Je suis comme aveuglé par une lumière trop forte... une lumière au milieu d'un monde de rêve. J'ai beau entendre et voir des réalités immenses, ce ne sont que sourires et murmures, qui passent sans laisser aucune trace autour de moi. Qu'est-ce que trois cents ans ? Que l'on me prouve logiquement que toi, ce n'est pas Elle ? Quel mal peut me guetter encore, quand déjà je sais que tu es une autre femme et qu'un gouffre nous sépare ? Tout cela n'importe pas maintenant. Car je vis en ce moment dans une seule réalité, une seule certitude : je suis heureux ici... et mon cœur est ici...

Prisca (faisant le geste de se retirer) — Demeurez ici par conséquent.

Michilinéa (avec peur) — Et toi ?

Prisca. — En quoi pouvez-vous m'intéresser ?

Michilinéa (triste) — Ne pars pas. Ne t'en va pas si vite... Ne pars pas...

Prisca. — Que voulez-vous de moi ? Il vaut mieux que vous vous réveillez... Il est temps que vous voyiez...

Michilinéa. — Je ne le veux pas. Je ne veux pas voir en ce moment. Voir, pour moi c'est mourir. Tu veux donc que je mesure ?

Prisca. — A votre place, je la suivrais au ciel

Michilinéa. — Je suis au ciel en ce moment... avec toi au ciel...

Prisca (avec amertume) — Au ciel de votre imagination, malheureux fou.

Michilinéa (implorant) — *Prisca.* Ne m'abandonne pas... Ne m'abandonne pas, car je tomberais dans l'enfer...

Prisca (ôtant la croix suspendue à son cou) — Tenez. je vous donne une chose qui vous empêchera de tomber... cette croix d'or...

Michilinéa. — Cette croix que je t'ai donnée ?

Prisca (la lui tendant). — Que vous lui avez donnée plutôt... je vous la rends... elle n'est pas à moi...

Michilinéa. — Si, elle est à toi.

Prisca. — Je ne pourrai plus la porter. Mon cœur tremble à son toucher.

Michilinéa. — Tu me craindras ?...

Prisca (désignant la main de Michilinéa) — N'est-ce cette même main qui, il y a trois cents ans, lui passa au cou la croix...

Michilinéa. — Trois cent ans...

Prisca. — Et ces deux bras puissants et jeunes n'ont-ils pas enlacé, plus d'une fois, sa taille délicate et fine ?

Michilinéa. — Que dis-tu ?

Prisca. — Et ces deux lèvres si belles, qui sait aussi...

Michilinéa. — Tais-toi...

Prisca. — De quoi avez-vous peur, fiancé de mon aïeule...

Michilinéa. — Cela... abomination...

Prisca. — Et maintenant, après tout cela, ces mêmes mains, ces bras, ces... veulent...

Michilinéa. — Assez... Assez...

Prisca (désignant son corps) — Oui... ce corps. Regardez, fiancé de mon aïeule... Savez-vous son âge ? Vingt printemps seulement.

Michilinéa (se cachant les yeux avec les mains) — Quelle abomination !... Que dis-tu là ?...

Prisca. — Vous voyez ? Puisque nous sommes dans le monde du cœur, nous ne pouvons voir que lumière... cette lumière dont vous parlez...

Michilinéa. — Oui... oui...

Prisca. — Mais il serait utile aussi de parler du corps et de la matière, pour faire un plongeon dans le monde de l'esprit et y voir, clairement, l'abomination, l'épouvante, et la douleur humaine, autant de choses qui nous attendent...

Michilinéa. — Oui... oui... Adieu !... Je n'ai plus le courage de vous appeler PRISCA. Maintenant je vois toute l'étendue de mon malheur et sens le poids de la douleur qui me guette. Ni Marnoché, ni Iemlikha ne sentent ce que je sens... Il y a un pas entre vous et moi... entre vous et moi, il y a comme une nuit... et ce pas, en réalité, est un gouffre sans limites ; et la nuit, des siècles...

des siècles... Je vous tends la main, la distance est si petite, je vous vois devant moi, si belle, si vivante, mais une barrière infranchissable nous sépare : l'Histoire. Oui. Marnoché a dit vrai... Notre temps est révolu, et nous sommes à cette heure la proie de l'Histoire... Nous avons voulu retourner parmi les vivants, revivre dans le temps, mais l'Histoire se venge... Adieu...

Prisca (le regardant longuement pendant qu'il s'éloigne) — Adieu, Michilinéa !...

(A suivre)

TEWFIK EL-HAKIM

Traduit de l'arabe
par M. A. Khédry

CROQUIS PARISIENS

Rue des Rosiers

*Un coq chante à travers la vitre,
Des trompettes coupent la voix
Aux cloches,
Un chiffonnier sans souci court
Après son cri.
Dans la misanthropique mansarde
Le réveil grignote ces étourdis.*

Faubourg

*Un chemin de houille
Jailli d'une nuit blanche
Toutes lignes tendues vers la cible
D'un vagabond.
De longs miaulements de lianes sillonnent
L'hypnotique vision.
Quelle haleine d'absinthe le vent
Rabat, et de silences blottis ?
L'abri d'un chien, par saccades lève
Des vols d'oise.
— Soudain l'éclipse du vagabond aigüise
La perspective que coupe, cyniquement,
La potence d'un bec.*

Vieux quartiers

*Le quartier était vieux, bossu, boiteux,
Dépenaillé à cris d'enfants,
Continûment zébré par la faim
Longue des chats,
Mais neuve, et blanche, et haute l'église,
« Distancière » : nul gueux
N'osant pâître son ombre par les midis
Sans pain.*

Intérieur

*La fenêtré de la mansarde penchée sur ton
absence.
Blottis derrière la porte tes vêtements, groupe
apeuré d'enfants.
L'ombre des coins gagne à pas de chat,
et la glace, en biseau, rit de choses qu'on ne
voit pas.
Sur la table, quelle angoisse tourne les
pages aux livres ?
La fenêtré sur la mansarde, déjà,
rabat ses manches larges.
Voleuse d'enfants.*

JEAN LE GUEVEL.

LA MESSAGÈRE

(Nouvelle)

Filtrés par le bois des volets, les vitres des fenêtres et le velours des rideaux, les bruits de la ville qui parvenaient à l'oreille endormie de Marce n'étaient plus qu'un murmure usé. Sous les paupières baissées, les globes bleutés de ses yeux suivaient l'histoire de son rêve.

Etendue nue sur un banc de marbre, elle s'amusait à effleurer ses seins avec une branche d'églantine. Sa blondeur mousseuse brillait au soleil comme une fleur marine. De ses orteils partit un frisson qui parcourut lentement l'intérieur de son corps, s'arrêtant d'ici de là, il créait de petits tourbillons de plaisir, au cerveau il prit la forme d'une idée.

— Quelqu'un me regarde, pensa Marce.

Dans la vie elle aurait eu une réaction instantanée, fuite éperdue à travers le parc, les mains posées sur son ventre, en feuille de vigne. Dans son rêve, Marce, libre de tout refoulement, demeura inerte sous le visage muet de l'étranger.

Il portait l'uniforme d'officier aviateur. Marce le considéra de biais. L'étranger ne pouvait la voir, son corps étant brusquement devenu transparent. A l'aise derrière ce sentiment d'immatérialité, elle détailla chacun de ses traits, son nez un peu long, ses yeux bridés,

sa bouche importante, mais douce. Ce qui la fascina plus que tout furent ses mains grandes et belles qui paraissaient avoir été créées pour pétrir du miel ou rouler des chevelures. Un doigt de satin noir recouvrait l'index de sa main droite. Ce détail développa en Marce des échos de plus en plus dramatiques.

— Il est marqué, marqué, disaient des voix, il va mourir. Son doigt est déjà mort, il est venu parce qu'il doit mourir, dis-lui qu'il doit mourir, sa mort est déjà inscrite en haut du ciel...

Autour de Marce et jusqu'au dedans d'elle, comme le bruit du vent de la mer, comme le bruit d'un orage, ces voix grondaient.

Et Marce se réveilla le cœur battant, la gorge étranglée par un cri qui ne pouvait sortir et l'étouffait à la manière d'un tampon. Elle essaya de reconstituer son rêve, mais en vain. Seule la vision de cette main à l'index noir, de cette main signifiant la mort, demeurait vivace dans sa mémoire, le reste perdu en des circonvolutions de brume ne lui laissa au fond de la poitrine qu'une légère nausée.



Marce descendait d'auto devant un magasin d'objets à cotillon.

— Bonjour Marce.

— Tiens ! Bonjour André.

— Il y a une éternité que je ne vous ai vue. Depuis le dîner chez les Volland.

— En effet.

Et la mémoire de Marce reconstitua les morceaux épars de ce souvenir : salon beige éclairé aux bougies, elle assise sur un canapé dans un renfoncement, André auprès d'elle. Les autres jouaient au bridge. André lui disait : « Je vous aime au delà de mes frontières visibles ». Elle songeait : « C'est agréable à entendre, pourtant à quoi bon ! Je ne puis tromper mon mari. Il a vingt ans de plus que moi, je ne l'ai jamais aimé... Et André n'est pas mal, il me plaît. Mais comment me laisser aller... comment me laisser aller !... »

— Où allez-vous Marce ?

— Ici dans cette boutique d'objets à cotillon.

— Vous donnez un bal ?

— Oui un bal d'enfants.

Et une ride marqua le coin de sa bouche.

— ... Les enfants des autres évidemment !...

— Je vous suis.

Le magasin était petit et ressemblait à un magasin de chaussures avec des boîtes en carton s'étageant le long des murs. Marce posa sa main sur le comptoir.

« Quelle jolie main, remarqua André, quelle finesse ! Pourquoi reste-t-elle fidèle à son gâteux de mari ? On n'a pas idée d'être numismate. Tous les numismates devraient être cocus ».

— Madame, voulez-vous que je vous montre un choix de crécelles, de trompettes, de tambourins ?

Le vendeur, un gros bonhomme pâle, esquissait des mouvements arrondis, souriait, glissait avec grâce vers le mur et en revenait les bras chargés de cartons

— Nous avons en ce moment de très intéressantes claquettes et de ravissantes *langues-de-belles-mères*... Désirez-vous des langues simples ou des langues mous-sues ?... Jetez un coup d'œil sur notre assortiment de chapeaux ; il y a le zouave, l'écossais, le marin, le dandy... et le vendeur, avec emphase et coquetterie, posait l'une après l'autre les différentes coiffures sur sa tête.

— Avez-vous des crackers ?

— Mais comment donc ! Des crackers de chaque sorte : feux d'artifices, bijoux, bonnets et devises.

Au mot feu d'artifice, Marce se souvint d'une fête au bord du lac Léman. La berge flamboyante lançait contre l'obscurité du ciel des jets d'eau d'étoiles. Cette nuit-là, elle s'était laissée embrasser sur la bouche par Sandro l'argentin ; après cet abandon furtif elle se mit à le haïr... et pourquoi ? pourquoi ?

— Marce, décidez-vous, combien de douzaines de chapeaux voulez-vous ? André commençait à s'impatienter. Il voulait amener la jeune femme au bar du Ritz.

— Alors trois douzaines de chaque objet.

Marce souriait au vendeur...

— Et voici mon adresse, pour jeudi sans faute.

Une pluie fine tombait sur la ville, Marce monta rapidement dans sa voiture.

— Venez au Ritz.

— Non, André, je dois rentrer, car je dine dehors, mais une autre fois, avec joie.

— Une autre fois... Toujours une autre fois. A la mort aussi pourrez-vous répondre : une autre fois ?

— A la mort?... oh ! non je dirai : qu'attendez-vous pour me prendre. Il y a dix ans déjà que je suis morte !

Et Marce éclata de rire.



— C'est toi, chérie ?

— Oui c'est moi.

Arthur, devant son bureau, examinait à la loupe une médaille. L'arrivée de sa femme ne lui fit pas lever la tête.

— Une nouvelle acquisition ?

— Oui, médiévale.

— Nous dinons ce soir aux Ambassadeurs.

— Non, non, pas moi, tu m'excuseras. Tant que je n'aurait pas fini mon rapport sur les monnaies romaines...

Marce passa dans sa chambre.

— Joséphine, je mettrai ma robe en dentelle noire, à pans flottants. Et apportez-moi Tilbury.

— Bien Madame.

Ah ! pensa Marce, il y a quelque chose d'anormal en moi. Pourquoi suis-je vertueuse ? Certainement pas par vertu. Camille affirme que c'est par manque de tempérament, mais Camille se trompe. Je crois que ce qui m'effraie, ce sont les lendemains. Si je pouvais comme Catherine de Russie me débarrasser après...

— Madame, Tilbury dormait.

— Bonsoir, Tilbury chéri.

Tilbury, un perroquet gris perle vivait, rivé par une grosse chaîne, à son perchoir doré.

La femme de chambre posa le perchoir devant Marce.

— Pardonne-moi de t'avoir réveillé. Tu étais peut-être en train de rêver...

En prononçant ces mots, Marce vit brusquement devant ses yeux une main d'homme à l'index bandé de noir. Elle frissonna. Puis sa pensée se porta vers André,

vers ses mains blanches et nettes. « Il a des mains d'homme qui vivra longtemps. Je l'imagine vieillissant dans une garçonnière remplie de livres ». Mais Marce s'arrêta d'imaginer pour se passer une couche de vernis pourpre sur les ongles. Tilbury, complètement réveillé, sautait avec lourdeur sans l'aide de ses ailes d'une branche à l'autre de son perchoir.

— Madame prend sa voiture ?

— Oui, dites à Victor de la sortir.

En passant devant le bureau de son mari, Marce gratta à la porte. Un grognement lui répondit. Elle passa un bras couvert de brillants dans l'entrebâillure.

— Au revoir, chéri.

— Au revoir, chérie.

Une fois installée au volant de son auto, prête à démarrer, elle fut prise d'une vague détresse. « A quoi bon sortir ? A quoi bon avoir mis cette robe, ces bijoux ? A quoi bon ce parfum ? Pour moi l'imprévu ne doit plus exister. Ma dernière ligne a été tracée. Entre l'univers et moi — et ses yeux se posèrent sur la vitre — il y a un verre triplex.

Aux Ambassadeurs, ses amis — ils étaient sept — l'attendaient en buvant des cocktails.

— Suis-je en retard ?

— A peine, il est neuf heures et demie.

— Mettons-nous à table.

— Allons.

— L'orchestre est étonnant.

Assise entre le mari d'une de ses amies et un jeune lord anglais au visage de femme, Marce, par un phénomène qui lui était habituel, défit en deux son esprit. Le fait de participer aux conversations qui se déroulaient autour d'elle ne l'empêcha pas de suivre à l'intérieur de sa pensée un film de souvenirs où différentes Marce dans différents paysages se fatiguaient à chercher des éléments de tragédie : « si la passerelle ce jour-là avait cédé sous mon poids, j'aurais été avalée par le gouffre et mon corps se serait perdu pour toujours.

— Les grandes manœuvres commencent, je crois, après demain.

— Moi, je ne crois pas à la guerre.

— Elle me paraît pourtant inévitable.

Le regard de Marce errait sur les divers groupes des

autres tables. « Angèle, comme toujours, remarqua Marce, est assise à côté de son amant. Il a engraisé. Elle porte ce collier de chien en émeraudes, — qu'il est beau ! — pour cacher les cicatrices de son cou... Il n'y a que des étrangers dans cette salle. Les Anglais sont décidément très élégants ».

Puis son regard se posa sur une table occupée par quatre hommes, l'un d'eux en uniforme d'officier aviateur avait à l'index de sa main droite un bandage noir.

Le cœur de Marce s'arrêta de battre. Une masse pesante tomba de sa tête dans son corps jusqu'à ses pieds, et elle eut l'impression de s'être vidée, déchargée du poids de son sang, de sa chair, de ses os, elle se sentit pareille à une coquille creuse posée sur l'arête d'un rocher.

— Marce, à votre santé ! Robert, son voisin de droite la considérait en riant, je vous surprends en plein voyage dans la lune !

Marce essaya de sourire.

— Il est vrai que cette musique est assourdissante, ajouta Robert, impossible de s'entendre, Marce venez danser.

Elle se leva comme un automate, et suivit Robert qui se frayait avec difficulté un passage à travers les chaises des dîneurs. Arrivée devant l'aviateur, elle s'immobilisa, malgré elle. Un quart de seconde, leurs regards se croisèrent... Son esprit et son corps redevinrent soudain conscients, elle eut, durant cet arrêt imperceptible, la possibilité de détailler le visage de cet homme. Son nez était un peu long, ses yeux bridés, sa bouche importante mais douce, et ce visage, il sembla que Marce le connût déjà. « Où l'ai-je rencontré ? se demanda-t-elle. Où l'ai-je rencontré ?... Et sa main... » Marce faillit pousser un cri. « Mais c'est la main de mon rêve, cette main, dressée comme une menace de mort... »

Robert passa son bras autour de la taille de Marce. L'orchestre jouait un tango.

— Marce, votre robe vous va à ravir.

— J'adore le noir.

— Non, moi je ne l'aime pas en général, ajouta Robert, mais sur vous cette couleur de deuil devient une couleur de fête.

Couleur de deuil !... Et la pensée de Marce fit de grands bonds désordonnés. « Il va mourir, je le sens, je

suis depuis dix ans en deuil de lui... Il va mourir. Oh ! non, oh ! non, il faut que je lui parle, que je le sauve, que faire ?... que faire ?... »

Et les couples tournaient et la tête de Marce tournait aussi tantôt légère, tantôt lourde.

L'orchestre s'arrêta de jouer et Marce et Robert regagnèrent leurs places.

« Il faut que je lui parle... En passant devant lui au retour, je sentais ses yeux collés sur ma nuque. Inconsciemment ses yeux m'appelaient. Je ne veux pas qu'il meure... Il me plait tant, cet étranger ! il me plait tant ! »

— Du champagne encore ?

— Oui.

— Vous n'êtes pas loquace ce soir, chère Marce, mais vous buvez bien.

Marce ouvrit son sac à main. Pendant qu'elle se poudrait lentement, une idée folle traversa son esprit... Sortant son bâton de rouge elle écrivit sur son mouchoir en grandes lettres majuscules : VENEZ.

A partir de cet instant, Marce vécut comme en rêve. Elle ne sut exactement jamais comment elle parvint, par quels moyens, par quelles ruses, à laisser glisser son mouchoir au pied de l'aviateur, comment elle se débarressa de ses amis, comme enfin se trouvant seule dans sa voiture, l'inconnu vint l'y rejoindre pour s'asseoir à ses côtés. Rêve merveilleux où les êtres et les choses faisaient patte de velours, où les obstacles s'inclinaient, panaches de fumée rabattus par le vent, où l'impossible prenait un masque familier et se livrait en souriant. Les multiples mensonges, les différentes feintes que Marce eut à improviser, lui conférèrent une personnalité neuve, aussi fraîche que la neige. Comme on se jette à l'eau, elle se précipita les yeux fermés dans le pays des miracles, et les miracles l'accueillirent avec cette sollicitude clairvoyante des grandes personnes envers les enfants.

— Merci de m'avoir fait signe... J'attendais ce soir un appel, fut-il d'une étoile fixe, ou d'une femme filante. Où voulez-vous aller, étoile ?...

— Où vous voudrez, murmura Marce.

— Bien, alors avenue Henri Martin.

Et Marce obéit.

Gautier était perplexe, « quel drôle de numéro, son-

gea-t-il. Elle n'a pas l'air d'être une poule. Elle doit être de ce genre d'hystériques assoiffées d'aventures nouvelles. Pourtant son front et ses yeux sont ceux d'une honnête femme... Oh ! et puis qu'importe ce qu'elle est, son profil n'est-il pas celui d'un ange ? Une dernière soirée à Paris se présente sous un aspect insolite qui me plait assez » .

— Voilà, nous sommes arrivés, êtes-vous prête à mourir ?

Marce, toujours silencieuse, descendit d'auto et suivit Gautier. Il habitait l'entresol. La main de Gautier, la main au doigt noir tourna une clef, poussa la porte.

— Comme c'est blanc !

L'exclamation de Marce fit sourire Gautier. En effet, tout était blanc, les murs, les meubles, les tapis.

Devant des divans recouverts de fourrures blanches, de longues tables faites de coquillages nacrés supportaient des vases en cristal remplis de glaieuls blancs.

Gautier prit une allumette et alluma le feu dans la cheminée.

— Vous pourriez vous débarrasser de cette écorce — il désigna son manteau — et me dire votre nom.

— Marce, M.. A.. R.. C.. E..

— Quel drôle de nom, ravissant du reste.

— La Ste Marce est le 5 Juin.

— Et moi : Gautier. La Ste Gautier est le 11 Mai. Ils éclatèrent de rire.

Marce regarda autour d'elle.

— On se croirait décidément au pôle nord, mais avec une température équatoriale.

— Redites le mot équatoriale, vos lèvres font un si joli mouvement en le prononçant.

— Equatoriale...

Gaudier saisit Marce dans ses bras et sa bouche recueillit à sa source le mot équatoriale...

Ainsi le rêve pour Marcel continuait. Et lorsque Gautier desserra son étreinte Marce murmura de nouveau : « équatoriale... »

— Et maintenant, parlez-moi de vous. Je vous connais sans vous connaître. Marce, allongée sur le divan, couvrit ses hanches avec un pan de dentelle noire qu'elle dégagea de sa robe jetée à terre.

— Je ne suis qu'une petite bourgeoise sans importance.

— Mariée ?

— Oui.

— Des enfants ?

Il songea à son ventre lisse.

— Non.

— Vos réponses ne me suffisent pas.

— Que voulez-vous savoir ?

— Pourquoi m'avez-vous appelé ?

Tout en questionnant, il pensait : « Elle est pudique et un peu inhabile en amour. J'avais presque l'impression de posséder une vierge... son corps paraît si frais, si intact ».

— Je ne sais pas... peut-être à cause de votre main.

— Ma main ? Gautier étonné considéra sa main au doigt blessé.

— Elle fut pour moi comme un signal.

— Un signal de quoi ?

— Je ne sais pas...

— Voyons Marce, ce mouchoir, avec cet ordre : VENEZ, on ne le lance pas à un homme sans savoir pourquoi.

A cet instant, il sentit que si elle lui disait « c'est parce que vous m'avez plu », il aurait été fort désappointé, car son geste ainsi interprété serait devenu vulgaire, irritant.

— Est-ce un jeu auquel vous avez souvent joué ?

— Vous êtes fou !

— Alors ?

— Je vous l'ai dit, c'est votre main et ce doigt noir...

La veille, j'avais rêvé de votre main.

— Rêvé de ma main ?

— Oui, elle était dressée devant moi, et j'avais peur.

— Peur de quoi ?

— Je ne sais pas... Je ne sais... Je croyais voir la mort.

Gautier ricana.

— La mort ?

— Ne riez pas. Ah ! si vous saviez...

Marce parlait comme si elle s'adressait à elle-même.

— ... si vous saviez d'où j'arrive. D'une vie interminable, sans visage, d'un long couloir entouré de murailles,

et quand je me retournais pour lancer un regard dans ce boyau obscur, j'apercevais, perdues dans le fond, les quelques lueurs scintillantes de mon enfance et c'est tout... Je ne savais pas pourquoi je m'appelais Marce. Pourquoi, j'avais deux bras, ces deux bras-ci...

Et Marce souleva lentement ses bras nus.

...Pourquoi un certain jour de l'année, c'était mon anniversaire, pourquoi chaque matin mes yeux s'ouvraient pour le réveil...

Guatier, penché sur elle, l'écoutait, bouleversé.

— Voilà ce que j'étais et ce que je ne suis plus...

Elle se tut.

— Parlez-moi de vous, Gautier.

— Moi, eh! bien, rien...

Il se redressa.

— ...L'aviation, quelques poèmes, de belles saoula-ries, trop de femmes dont deux ou trois seulement à retenir, bref une vie faite de départs. Les chaînes n'ont pas voulu de moi. Je suis l'éternel évadé. Ainsi, demain, nouvelle fuite, des vols d'essai à Reims.

Marce poussa un cri.

— Marce, qu'avez-vous ?

— Gautier, ne partez pas ! ne partez pas !

Guatier se mit à rire.

— Voyons, Marce, qu'est-ce qui vous prend ? Je reviens dans cinq jours.

— Non, non, ne partez pas. C'est pour vous dire de ne pas partir que je suis ici ce soir...

— Je ne comprends pas.

— Mais oui...

— Eh ! bien quoi ?

— Mon rêve... La mort... Je suis venue pour vous protéger...

Marce l'enlaça de ses bras.

— ... Pour empêcher que s'accomplisse...

— Taisez-vous !

Gautier, rude, se dégagea de son étreinte.

— Je comprends, enfin ! Vous êtes là pour m'annoncer que je vais mourir ! Ha ! Ha ! Ha !... Belle soirée ! Madame ici présente est la mort ! Je ne savais pas que la mort était blonde et qu'elle sentait l'œillet ! Charmé de vous connaître et de vous admirer nue !

— Ne plaisantez pas.

— Qui plaisante ? Ni elle, ni vous, ni moi. Ce soir, c'est ma dernière aventure, alors que pour vous, petite mort camouflée, d'après ce que je saisis, c'est votre première folie !

— Assez, je vais crier...

Marce pleurait. Une de ses larmes brilla comme du givre sur la fourrure blanche.

— Vous avez tordu le cou à vos principes bourgeois, piétiné les convenances, étouffé votre pudeur pour vous donner à un étranger dont vous ne connaissiez même pas le nom. Tout ceci parce que vous étiez persuadé que cet étranger allait mourir !... Eh ! bien, Casandre aux douces joues, que diriez-vous si vous vous étiez trompée et si je devais simplement continuer à vivre ? Vous seriez horrifiée, n'est-ce pas ?

— Assez, Gautier. Assez...

Elle se jeta contre lui.

— ... Je vais vous ligoter, vous enfermer dans une boîte...

— Vous allez gentiment rentrer chez vous et prier pour moi.

— Ne partez pas. Je vais arrêter le train, briser l'avion, boucher le ciel ! Par ma voix c'est une autre voix qui ordonne. La loi de votre destin a passé au travers de mon corps comme un ouragan. Des mains de feu ont lié nos vies des pieds à la tête. Ne le sentez-vous pas ? Ne le sentez-vous pas ?...

Gautier lui ferma la bouche avec ses lèvres....

— Ne parle plus !

L'accent de Gautier avait changé.

— ... Marce, ne parle plus. Ton rôle est terminé. J'ai reçu et j'ai compris ton double message d'amour et de mort... Regarde-moi, prends-moi dans tes yeux pour demain, pour toujours... Moi je t'ai déjà inscrite sur les deux faces de mes prunelles afin de te voir même quand je ne verrai plus...

Et leurs corps poussés par la stupéfaction de leurs âmes, se broyèrent doucement, désespérément...

Dans l'âtre, le feu vivait encore enfoui sous ses cendres. Marce se rhabilla avec des mouvements de somnambule. Une fois prête, elle prit la main blessée de Gautier et le posa sur son cœur. Elle pleurait. Avant de refermer la porte du palier, elle fixa sur Gautier ses

yeux dilatés d'angoisse et poussa, comme une folle, un grand cri qui se multiplia dans la blancheur des pièces en d'innombrables échos noirs,



Marce était assise sur un banc dans le jardin du Luxembourg. Elle tenait un journal déplié. Où pouvait y lire en grosse manchette : « Les ailes en deuil. — Mort de Gautier de St. Elme ».

Un des gants de Marce glissa à terre. Elle se baissa pour le ramasser et son dos, ainsi courbé, paraissait être le dos d'une très vieille femme.

MARIE CAVADIA.

L'AIR DU MOIS

NUIT EN MONTAGNE

Est-ce un cercueil, la petite chambre en bois, étroite et sombre ? Non, de l'eau coule, berceuse de la montagne proche.

La vallée sera-t-elle semblable au réveil ? Une nuit ne l'engoutira-t-elle pas, muette et prisonnière entre les grands sommets ? La lumière ne la baigne pas le soir et le matin, ne joue pas sur elle, comme sur la mer aux horizons infinis : elle s'endort dans l'ombre, isolée ; les rayons chauds viennent tard l'effleurer chaque jour... coin perdu qui adore le soleil avare.

Car elle est vivante de fleurs et d'espoir pendant l'été, gonflée de sève et d'amour. Mais, sous la neige, pendant l'éternel hiver, sous la neige immaculée qui fait les cœurs vaillants, que devient la vallée ? Que deviennent les torrents fougueux, la brise âpre qui glace déjà les nuits d'août, que deviennent les petits savoyards rentrant de l'école d'un pas résigné de montagnard, avec des chaussures trop lourdes qui tordent leurs jambes menues, et des cartables gonflés qui courbent leur dos ?

Montagne dure qui fait des hommes tôt mûris, des femmes au printemps fugace, montagne âpre et sinistre, parsemée de fleurs, pourquoi nous retiens-tu ?

Qui frappe à la porte ? Est-ce une petite fille avec des fleurs des champs aux parfums sauvages qu'on met sur le lit des mortes à la campagne, ou des fleurs simples et multicolores qui attirent les enfants et les papillons,

et vivent toute une journée dans un vase de faïence, comme les éphémères ne vivent qu'un jour ?

C'est l'heure du lever avant l'aurore. Peux-tu dormir au fond des montagnes pesantes, dit l'horloge qui sonne ; peux-tu dormir, noyée dans la rumeur de la vie qui va naître ? Car la nuit, c'est la mort dans la vallée. Dehors, l'air est mouillé, plein de froid et de brume, la route est sonore..... et muette, fil noir dans la montagne.

Les sommets neigeux sont fondus dans l'ombre. La pointe du clocher se découvre peu à peu, quand on descend. En bas seulement, l'église entière surgit comme une masse sombre.

Un voyageur solitaire attend le premier car. Il a les gestes étranges et les yeux cernés que donne l'insomnie et parle tout seul : « On devrait dormir à cette altitude, je ne puis fermer l'œil ». La grandeur du site écrase peut-être sa pauvre âme ; qu'il aille chercher la douceur d'un lac ou d'une plaine.

Il faut monter. La route serpente entre les mesures fermées, la solitude est profonde. De l'eau qui coule toujours accompagne chaque pas qui semble moins lent. La route tourne si longuement, si lentement, pour éprouver la patience. Le village commence à s'éloigner, adorablement incrusté, avec sa place entourée, comme le cœur d'où partent les artères, routes montantes perdues encore dans la grisaille matinale. Les habitants se réveillent, peut-être sans surprise et sans joie comme les pauvres aux journées monotones.

Toute l'aube est offerte à qui veut la prendre.

Ne peut-on pas quitter le chemin qui tourne, pour gravir directement la montagne à travers les buissons qui s'éclairent ? Sur la pente, on glisse tout droit, si bas, vertige... Il faut reprendre la route sage, dont les sapins cachent l'horizon ; mais à chaque détour, la lumière vient plus claire ; on court presque pour la joindre, et soudain des sommets voisins apparaissent, neigeux et proches, mais si haut. Jusqu'à eux, encore quel gouffre profond et raide.

L'humidité du sol commence à sécher, le pas se fait plus léger ; avec la route qui monte, monte le courage : on ne pense qu'au soleil. Il perce faiblement, commence de réchauffer la vallée plus lointaine à chaque pas. Les sommets immenses se rapprochent, vous appellent sou-

dain avec tendresse. Leurs cimes sont pures et blanches. Sur la route les fleurs se multiplient dans la lumière : l'aubépine qu'on ne peut effleurer, sans se se blesser, ou l'effeuiller.

Un grondement brusque accourt comme un ronflement, les bruits sont étranges dans le silence ; c'est un torrent qui coule et gronde plus haut, dont l'eau est pure à boire. On repart avec plus de patience encore. La montagne nous rend à nos dimensions réelles d'êtres petits, gonflés d'ambitions et d'incapacités... mais les soucis mesquins peu à peu tombent des épaules.

Dans le village vu d'avion circulent de folles fourmis. Il fait chaud. Ces routes extraordinaires sont l'œuvre des hommes.

Enfin les calets d'une première plate-forme, le sommet plus haut est encore invisible : il recule à mesure que l'on monte.

Plus haut. C'est l'appel vers la lumière infinie, le ciel qui se rapproche, les neiges accessibles ; et d'en-bas, cette montagne redescendue sans hâte, avec regret et lassitude, semble médiocre à côté de ses sœurs géantes. Mais dans la lumière placide du jour qui chasse les ombres de la nuit, on porte une âme plus fervente, grisée mystérieusement des fleurs rares des sommets.

ANDRÉE LAFORGE

LES EPHEMERIDES DE LA GUERRE

La retraite du Germanisme dans la Baltique

Le 16 Septembre 1939, lorsque la radio allemande apprit aux héroïques défenseurs de Varsovie que les troupes soviétiques avaient franchi la frontière polonaise, ils comprirent que la partie était perdue. Prise entre deux puissants agresseurs également dépourvus de scrupules, elle ne pouvait, pour un temps, que s'incliner devant la force. Des siècles d'oppression n'avaient pu qu'exalter la volonté de vivre libres de tous le Polonais ; quelques mois d'occupation ne pouvaient suffire à effacer de la carte une nation unie de trente-cinq millions d'habitants. La Pologne revivrait ! Les Polonais, dispersés sur les routes de l'exil, en firent le serment, unis de cœur avec ceux qui, la mort dans l'âme, regardaient entrer les chais allemands dans les ruines de Varsovie.

Pour venir à bout de la résistance polonaise, l'Allemagne de Hitler n'avait pas craint de faire appel aux ennemis séculaires du germanisme, aux slaves, aux barbares «esclaves» contenus par des luttes séculaires dans les steppes de l'Est.

Toute l'histoire de la grande Allemagne, de l'Allemagne, marche orientale de l'Europe civilisée, était arrêtée d'un coup. A Moscou, signant le pacte germano-

russe, von Ribbentrop renonçait à dix siècles de conquêtes et de tradition politique.

Et les clauses secrètes que l'on n'avait osé avouer à la face du monde, Staline se dépêcha de les inscrire sur la carte...

Trois mois, quatre-vingt-dix jours, nous séparent à peine de ces événements qui livrèrent la Baltique aux Soviets ; l'esprit n'a pas encore eu le temps de s'adapter aux bouleversements survenus dans l'Est de l'Europe. On réalise difficilement l'étendue de la défaite allemande dans cette région.

Les dates et les chiffres parlent pourtant clairement. Depuis le Moyen Age, les Etats allemands avaient compris la nécessité de barrer la route aux hordes asiatiques qui renouvelaient à l'égard des Germains maintenant fixés, la menace que ces derniers avaient fait si longtemps peser sur la civilisation romaine. Il y eut, au cours des siècles, de véritables croisades allemandes contre les Slaves. Il y eut des ordres de chevalerie voués à cette guerre chrétienne.

Par l'effort des Chevaliers teutoniques, les Allemands avaient conquis leurs Marches slaves et, tout autour de la Baltique, devenue mer germanique, des colonies prospères s'étaient créées.

Elles ont des noms bien connus : elles s'appellent Esthonie, Lettonie, Lithuanie, Prusse Orientale. Huit à dix millions d'habitants sur cette frange de la Grande Russie y parlaient la langue allemande, pensaient en citoyens allemands, commerçaient avec l'Allemagne, maintenaient l'influence politique du Reich, sans qu'il en coûtât un mark ou un soldat à la mère patrie.

Bien mieux, les populations slaves au milieu desquels ces germains vivaient, considéraient leur présence comme si naturelle, que la plus large autonomie leur était assurée. Un Allemand dans les pays baltes vivait selon sa loi, sa religion, ses habitudes nationales, comme il aurait pu vivre à Francfort ou à Hambourg, dans la vieille Allemagne. A côté des hauts fonctionnaires lettons, estoniens ou lithuaniens, les ministres et les consuls du Reich faisaient figure de chefs d'Etat.

Ce que les Slaves du Littoral admettaient, les Russes de Moscou ne pouvaient l'accepter. Lorsque Ribbentrop vint, son meilleur sourire de commis-voyageur sur

les lèvres, marchande la Pologne avec Staline, on lui indiqua d'un mot le prix à payer : main libre pour les Soviets dans les Etats baltes. Et encore n'était-ce qu'un acompte ! Il fallait de plus laisser la Finlande, amie de l'Allemagne « s'expliquer » seule avec les Soviets et renoncer aussi au rêve d'une frontière commune avec la Roumanie, patrie du pétrole et porte des Balkans.

Staline disait à Hitler : « Vous n'avancerez pas vers le Danube ; vous abandonnerez vos positions sur la Baltique. »

Il fallut dire « oui ». L'inconscience des chefs nazis n'est pas telle que le sens profond de cet accord ait pu leur échapper. Mais il fallait faire face au bloc anglo-français et le premier aveu de faiblesse échappé à Hitler à la première aube de la guerre, c'est bien ce pacte russe.

Une défaite n'aurait pas été plus lourde de conséquences que l'accord de Moscou présenté à grand renfort de propagande comme une insigne victoire.

On sait le reste, qui n'est que l'exécution lente des détails de l'abdication allemande en Baltique. Varsovie n'est pas encore tombée, on se bat toujours dans les marais de Polésie, que Moscou interpelle successivement la Lithuanie, la Lettonie et l'Estonie. A chaque délégation, on tient au Kremlin, le même langage. Il ne s'agit que de la signature d'un pacte d'amitié et d'assistance mutuelle. Ironie de bourreau raillant le malheureux qu'on lui livre.

« *L'amitié* », doit se traduire par la renonciation aux privilèges de l'indépendance ; « *l'assistance mutuelle* » a pour premier effet la cession aux troupes soviétiques des places fortes, des ports de guerre, des aérodromes. L'exemple de la Pologne est là pour calmer les réflexes trop vifs des diplomates patriotes ; pour achever de leur faire comprendre que tout espoir est perdu, qu'aucune assistance n'est à espérer, on négocie avec les Baltes pendant que Ribbentrop au Kremlin complète ses accords avec Moscou. L'Allemand tourne la tête pour ne pas rencontrer le regard de ceux qu'il livre.

Il vient d'ailleurs d'avaler une pilule bien amère. Pour ne pas mettre sous la botte de Staline et sous le régime soviétique les millions d'Allemands des pays baltes, Hitler a voulu les ramener dans le Reich. Et c'est

un impitoyable ordre d'exil qu'on doit exécuter immédiatement, car les Soviets sont pressés de prendre possession de leurs gages.

Pendant tous les mois de Novembre et de Décembre, un lamentable exode s'organise. Les Allemands des pays baltes, auxquels leur pays doit tant, liquident en quelques jours leurs biens, cèdent leurs terres, leurs maisons, leurs boutiques et s'en vont vers le destin qu'a choisi pour eux le maître de l'Allemagne nazie. Ils sont déprimés, ils maudissent avec tant de rage la stupidité du Fuehrer, que des mesures spéciales d'isolement doivent être prises à leur arrivée en Allemagne. La Gestapo se charge d'ailleurs de faire taire les plus excités.

Le bilan est clair. Plus une colonie allemande dans les pays baltes. La main libre pour la Russie Soviétique, de la Ruthénie hongroise à l'Océan Glaciaire. Les greniers à blés de l'Ukraine, les puits de pétrole de Galicie, perdus pour l'Allemagne ; son influence ruinée de la Vistule à la Finlande ; la flotte et l'aviation russes en possession des meilleurs bases de la Baltique.

L'Estonie, la Lettonie, la Lituanie, cèdent l'une après l'autre. A la Lituanie, les Soviets laissent un os à ronger : on lui rend Vilno depuis si longtemps réclamé aux Polonais. Un cadeau qui ne coûte rien.

Ce beau geste fait, sans plus s'occuper de l'Allemagne de Hitler qui espérait de son alliée rouge du pétrole, des facilités de transport, du manganèse, du nickel, des cuirs, Staline se tourne vers la Finlande.



Hitler : La légende et la réalité

De l'homme qui règne aujourd'hui sur quatre-vingt millions d'Européens et qui porte la responsabilité de la guerre la plus absurde qu'on ait jamais déchainée, on sait tout et rien.

Tout, car sa vie est sans mystère, car on connaît ses obscurs débuts, ses luttes, sa montée au pouvoir, dans les moindres détails.

Rien, puisque de l'homme lui-même, de la marche de sa pensée, des désirs de son cœur, du cadre de sa vie, des hommes qui le conseillent, des femmes qui l'attirent, des modèles qui l'inspirent, des livres dont il se nourrit, on ignore tout.

Pour ses amis, Hitler est une sorte de dieu, infaillible, tout-puissant, suprêmement saint et pur. Il ne touche pas à la viande et vit en strict végétarien. Il est pauvre et dans les fastes du protocole, conserve la simplicité du soldat dont il porte l'uniforme sans éclat. Il est chaste, on ne lui connaît aucune liaison, aucun amour. Il est bon et le sourire des enfants fait sa joie. Il pense jour et nuit aux déshérités, aux humbles dont il connaît les besoins et qu'il veut de toutes ses forces secourir...

On n'en finirait pas de cueillir les « fioretti » dont la propagande parsème, jour après jour, la légende dorée du Führer. Il y a, Goebbels aidant, des litanies hitlériennes que chantent les photographies de Hitler, les journaux et les revues à sa solde, les écrans des cinémas allemands, les postes de radio du Reich.

Cette légende, orchestrée dans ses moindres détails, a fini par poser devant le monde, la figure d'un Hitler angélique que l'on nimerait d'une auréole.

Mais quelle est la réalité et comment la connaître ?

Pour des millions d'hommes, vivant hors des frontières du Reich, Hitler, c'est d'abord une voix un peu rauque, jaillissant comme une menace des appareils de radio. C'est aussi sur l'écran des cinémas une face aux traits épais, coupée d'une moustache et barrée d'une mèche étrangement caricaturales. Images trompeuses.

Dans ses discours, tribun avant tout, Hitler force la note, hurle d'autant plus fort que l'argument est faible et la conviction difficile à emporter. Comment est-il dans la conversation directe, dans le contact immédiat de l'homme avec un autre homme, sans témoins gênants, sans foule à conquérir ? Qui le sait ?

L'écran, comme les photos des journaux et des revues, ne donne également de Hitler qu'une image déformée. L'instantané, livré au public est toujours soigneusement choisi. Il ne montre le Führer qu'en parade. S'il passe parmi la foule, il lève le bras pour saluer ; s'il sort d'une salle, il s'est arrêté un instant pour poser. Jamais on ne donne de lui une photographie qui ne soit pas

selon l'imagerie classique réglée pour les besoins de la propagande. On ne livre pas en spectacle au monde Hitler marchand, lisant, parlant, détendu parmi ses amis, sans casquette d'apparat, sans visage de circonstance.

Qui donc pourrait décrire Hitler tel qu'il est et non tel qu'on nous le montre ?

Trois hommes depuis le début de la guerre, ayant soulevé le masque ont tenté de répondre à la question. Trois hommes qui ont vu Hitler, qui l'ont approché plus ou moins longuement, qui ont scruté ses yeux vagues et assisté au spectacle rare de sa vie intime.

L'un d'eux est un ami de Hitler. Un ancien ami plutôt Hermann Rauschning. Ex-président du sénat de Danzig, nazi de la première heure, confident du Führer, il la décrit dans un livre vengeur : « *Hitler m'a dit...* » Le second est un journaliste français : Géraud Jouve. Correspondant de l'agence Havas à Berlin pendant de longues années, il a surveillé la « cuisine » secrète du parti nazi. Il a vu Hitler, il a fréquenté ses confidents, il a recueilli leurs propos. Ils sont édifiants. Le troisième témoin est l'ambassadeur de France à Berlin, M. François-Poncet. Sa parfaite connaissance de la langue allemande et de la culture germanique, ses contacts officiels, ses relations personnelles avec le Führer et les pontifes du parti national-socialiste donnent un poids particulier à son témoignage. Il a, lui aussi, contemplé et écouté longuement Hitler. Il a écrit tout ce qu'il pensait du chef de l'Allemagne nazie dans des rapports officiels destinés, pensait-il, à rester secrets dans les armoires du Quai d'Orsay. Le « *Livre jaune* » français les en a fait sortir. Un Hitler en surgit qui n'a plus rien de commun avec les pieuses images distribuées par la propagande du Dr. Goebbels.

Hitler s'y montre si étrange, si inquiétant, qu'il faut la convergence des deux autres témoignages cités plus haut pour emporter la conviction. Et cependant, lorsqu'on a lentement lu et relu ce qu'ont écrit de Hitler Rauschning, Jouve et François Poncet, un cri jaillit du cœur : c'est un dément !

Jouve l'a vu, si l'on peut dire, par l'extérieur. Il décrit Hitler comme un homme dissimulé et constamment préoccupé de donner le change sur sa pensée et sa vie. Il affecte d'être tranquille et porte des regards soup-

çonneux sur quiconque l'approche. Un monde d'espions épiant sans relâche pour lui ses meilleurs amis. Il veut savoir ce que disent, ce que font, ce que trament jusque dans l'intimité de leur foyer, ceux dont il a fait les chefs du peuple allemand. Il ne pardonne ni un mot ni un geste. Selon les heures, il dégrade ou il tue. Peu lui importe que l'homme qu'il fait exécuter soit le bras droit de son ministre des Affaires Etrangères ou un des chefs respectés de son armée, peu lui importe même que ce soit un vieil ami auquel il doive sa fortune et peut-être sa vie. Mais lorsqu'il a ordonné et fait accomplir, sous ses yeux presque, de pareilles vilénies, Hitler n'est plus qu'un enfant malade dont des cauchemars agitent le sommeil et qui a si peur de l'obscurité et de la solitude, qu'il réveille en pleine nuit les officiers de sa garde privée. Alors se déroulent dans les chambres de la Chancellerie, ou de la maison de Berchtesgaden des scènes tragiques : Hitler veut qu'on parle, qu'on rit, que toutes les lumières soient allumées et tandis que surmontant leur envie de dormir ses officiers se forcent à la joie bruyante, lui seul reste silencieux, immobile et plongé dans ses rêves.

Un dément. Un persécuté-persécutateur, tel qu'en connaissent tous les psychiatres. La dissimulation de Hitler le porte à d'autres excentricités qu'ont décrites très exactement les témoins de sa vie. Est-il végétarien ? En public oui, répondent-ils. En privé, son estomac s'accommode très bien des mets qu'il paraît repousser en public. Est-il chaste ? Ceux qui connaissent les petites entrées de la Chancellerie assurent que le Führer est loin de détester la compagnie de certaines jeunes et jolies femmes. Mais, le témoignage le plus grave de la démence de Hitler, des explosions de son imagination déréglée, des débordements de ses colères, c'est l'ambassadeur de France à Berlin qui l'a donné.

Le monde entier a lu avec stupéfaction la description donnée par M. François-Poncet de sa visite d'adieu à Hitler. C'est une page digne d'une anthologie et elle figurera à n'en pas douter dans toutes les histoires futures de la douloureuse période que nous vivons.

On se souvient de l'extraordinaire chateau posé par ordre de Hitler au sommet d'un pic rocheux. Quinze kilomètres de route taillée dans la roche, conduisent à

l'entrée d'un souterrain fermé par une immense porte de bronze. A l'extrémité de ce tunnel un ascenseur attend le visiteur pour le conduire après cent-dix mètres de montée verticale dans la résidence du Chancelier, un nid d'aigle entouré de baies vitrées d'où le regard plonge de tous côtés sur des précipices.

Hitler là est bien seul et bien loin et M. François Poncet d'écrire en une phrase vengeresse la conclusion que tout homme sain d'esprit doit tirer avec lui de cette vision d'apocalypse : « *Est-ce là l'œuvre d'un esprit normal ou celle d'un être tourmenté par la folie des grands, par une hantise de domination ou de solitude, ou simplement en proie à la peur ?* »

A l'ambassadeur britannique, Sir Neville Henderson, qui lui représentait l'horreur qu'allait déchaîner la guerre sur le monde, Hitler répondait : « Mon œuvre terminée, je mourrai en artiste... » Quelques passages du *Mein Kampf* reflètent une idée analogue. Les observateurs attentifs des choses et des hommes de l'Allemagne ont prédit, non sans vraisemblance que, les nerfs usés, sans ressort devant la défaite, Hitler se suiciderait. Geste de fou, concluant une vie de déséquilibre et couronnant des accès périodiques de démence, tel serait le diagnostic final du « cas Hitler ». De toute façon, c'est la conclusion troublante des témoignages non concertés de trois hommes qui ont connu Hitler, indépendamment, dans des positions très différentes, et qui n'ont publié leurs impressions qu'après l'ouverture des hostilités.



L'héroïque Finlande

S'il y a quelque chose, dans les débuts de cette guerre, d'émouvant et l'héroïque, c'est la résistance miraculeuse de la Finlande. S'il y a quelque chose d'odieux et de méprisable, c'est l'agression russe. S'il y a quelque chose de repugnant, c'est la collusion germano-russe.

Il va de soi que la Finlande en se défendant, un contre cent, en infligeant à l'ennemi des défaites humili-

liantes et sanglantes, sert la cause des Alliés et celle de la civilisation mise en péril par la double perfidie de Moscou et de Berlin. Mais la Finlande qui résiste, qui emporte victoire sur victoire, pourra-t-elle toujours, longtemps, arrêter le flot des barbares ? Si elle est aidée, oui. Sinon la digue des défense finira par être rompue et les Soviets s'installeront en maîtres dans la Baltique. Les Finlandais ne seront à bout que lorsqu'ils auront épuisé toutes leurs réserves et tous leurs hommes. Déjà le rempart Manneirheim est défoncé sur un point et au moment où nous écrivons ces lignes, nous ignorons si la riposte finlandaise parviendra à déloger les envahisseurs.

On sait que quelque soit l'héroïsme des soldats qui combattent pour leur indépendance et pour l'univers civilisé, cet héroïsme aurait été glorieux sans doute, mais inutile si l'aide des alliés ne s'était déjà traduite par des apports sur la nature desquels on garde, par prudence, une discrétion nécessaire. Or, une victoire russe même acquise au prix des plus lourdes pertes, mettrait en danger tous les Scandinaves. Le dilemme qui embarrasse ces derniers, c'est qu'il leur faut combiner l'appui indispensable qu'ils doivent apporter à la Finlande, avec le souci de ne pas être entraîné dans la guerre. Dilemme cruel, mais ce n'est pas, croyons-nous, en voulant éviter à tout prix la guerre qu'on ne l'aura pas. Avec des ennemis de l'ordre de la Russie et de l'Allemagne, on ne doit s'attendre à aucun réflexe honnête, à aucune logique normale.

S'il est certain que le front occidental ne sera pas entamé et que la victoire finale des Alliés rétablira un jour ou l'autre la situation de l'Europe et du monde dans un juste équilibre avec des garanties efficaces, il n'en va pas moins que d'ici là la guerre peut être longue et que bien des désastres peuvent s'accumuler. C'est ce qu'il faut éviter. « Les alliés assurent actuellement la police du droit au profit de toute l'humanité », disait ces jours derniers M. Herriot. Les Finlandais comptent aujourd'hui parmi les Alliés et ce sont eux qui supportent pour le moment le plus dur poids de la guerre. Ne doutons pas de l'aide qu'on leur apportera et qu'on leur apporte déjà, et espérons que les voisins aussi intéressés qu'eux réaliseront l'importance de la défense ex-

traordinaire de ce petit peuple, si grand déjà dans l'histoire.

La patience est une vertu du temps de guerre comme du temps de paix. Soyons assurés, cependant, malgré le profond secret dans lequel sont tenus les efforts des Alliés en vue de secourir la Finlande et de l'aider à vaincre, que « quelque chose » se fait, que des « actes » s'accomplissent. Mais si, en dépit de tout, la Russie s'installait en Finlande, ce ne serait qu'au prix de pertes terribles et dans un désordre si complet et avec des moyens tellement diminués, que sa victoire lui serait de peu d'utilité et qu'elle se trouverait bientôt en face de nouvelles résistances accrues, aussi bien chez les neutres que chez les alliés.

Compagnie Centrale d'Éclairage
par le Gaz et par l'Électricité

LEBON & C^{ie}

Le Caire — Alexandrie

*Force Motrice Electrique Tarifs
Réduits pour Industries*

Vente à tempérament et location de
chauffe-bains à gaz et d'appareils

Appareillage en tous genres

GAZ et ELECTRICITE

Cokes - calibrés - Brai (Pitch)
Goudron brut et deshydraté
Huiles minérales dérivées du
goudron - Naphtaline

THE PHRAONIC MAIL LINE (S.A.E.)

SERVICE REGULIER BI-MENSUEL

ENTRE

ALEXANDRIE-MALTE-MARSEILLE

PAR LE S.S.

« MOHAMED ALI EL KEBIR »

ACCEPTANT PASSAGERS ET MARCHANDISES

**Autres Services Réguliers pour
CHYPRE -- SYRIE -- PALESTINE -- HEDJAZ -- SOUDAN**

*Pour tous détails concernant passages et frêt,
s'adresser aux bureaux de la Pharaonic Mail Line à :*

ALEXANDRIE : 2, Boulevard Zaghloul Tél. : 21423.
LE CAIRE : 61, Rue Ibrahim Pacha, Tél. : 46322.
SUEZ : Rue El Bostà El Khédivieh, Téléphone : 50.
PORT-SAID : The English Coaling Company Ltd. Tél. : 333.
ainsi qu'à tous les bureaux de THOS COOK & Son, AMERICAN
EXPRESS Co., Inc., et aux principales agences de voyages.
